



CONTES MONÉGASQUES

Nicolas Bonnal

CONTES MONÉGASQUES

MICHEL DE MAULE

SOMMAIRE

Si le rocher m'était conté	9
Recueil de douze histoires et comédies	17
Histoires du prince navigateur et du musée océanographique	24 33
La rose et la Princesse	42
Contes et proverbes	50
Androïdes et automates	58
La Rose et le Petit Prince	66
Le Génie du Rocher	74
Antoine le Fort	84
Le monde d'Erwan	92
La révolte des Automates	101
L'École des Princes charmants	109
Don Quichotte au Jimmy'z	117

© éditions Michel de Maule, 2009.

www.micheldemaule.com

UN PRINCE ÉCRIVAIN

J'écris tandis que la nappe ondulante reflète les colonnes d'Hercule parmi les voiles ralliées de tous les coins du monde sur un courant teinté d'azur : et Gibraltar paraît, dans la fraîcheur du matin, comme une porte de l'Europe qui s'ouvre à l'éclat du soleil levant.

Albert de Monaco

Je m'étais rendu à une soirée littéraire où l'un de mes vieux amis devait prononcer un bref discours. Les soirées littéraires ne sont plus ce qu'elles étaient, la littérature ayant été marginalisée dans notre société, reléguée bien loin des préoccupations de nos contemporains. Il n'y a d'ailleurs pas à s'en plaindre : c'est un simple fait. Je pense pourtant qu'une soirée littéraire, où l'on vient partager le génie des textes et le talent de quelques lecteurs, l'esprit aussi de quelques intervenants, ne nuirait pas au moral des troupes, comme on dit.

Ce soir-là, c'était à mon ami Gérard P... de s'exprimer sur un sujet aussi connu qu'ignoré : la prose d'Albert le navigateur. Je le retranscris ici, espérant ne pas trop ennuyer mon lecteur. Nous étions quelques dizaines, perdus dans une belle bibliothèque, à écouter une lecture publique, assortie de quelques

éloges bien mérités des mémoires d'un navigateur qu'Albert 1^{er} avait écrits durant ses voyages et publiés de son vivant.

Le prince Albert 1^{er} est sans doute l'un des princes les plus prestigieux de Monaco, ayant associé son nom à la période dorée qui vit ce petit territoire miraculeusement épargné par l'histoire (mais pas par la géographie qui l'a fait minuscule...) devenir une Principauté mondialement reconnue pour sa beauté, son prestige et son charme. C'était la belle époque... Mais dans le même temps, Albert 1^{er} faisait siens tous les domaines de l'activité humaine de l'époque : il fut administrateur, certes, mais aussi constructeur, architecte, jardinier, bibliothécaire et bien sûr navigateur, marin, capitaine, savant et technicien. Il inventa un type de chalut de surface. L'homme était aussi un photographe, un sportif et un chasseur accompli, bien qu'il détestât chasser pour le plaisir. Océanographe, il fut aussi écologue ; et à une époque où malheureusement l'Europe cherchait à se détruire alors qu'elle était au sommet de sa courbe, il fut un aussi un architecte de la paix, un partisan de l'alliance des hommes et des nations. Il était donc un humaniste au sens que l'on donnait à ce mot à la Renaissance, un génie universel, qui pouvait s'adonner en tant que prince, mécène, ingénieur, aventurier et même soldat, à toutes sortes d'activités complexes et même originales. Dans le même temps notre humaniste s'était avéré un vrai militant de la cause de la paix.

Tout cela se sait : mais l'on connaît moins un autre trait de génie de ce prince impressionnant : le poète.

Le poète. L'écrivain. Le prince Albert 1^{er} montre dans ses écrits une grande maîtrise de la prose française, un goût prononcé pour la musicalité et aussi un don certain pour la rêverie. Il ne faisait pas partie de ces savants sans imagination et de ces marins sans talent qui encombrèrent les mers avant d'encombrer l'étal de nos librairies ou les plateaux des télévisions. Non : il avait une vision de la mer, et il tentait de la rendre dans des phrases ciselées et harmonieuses, en même temps que lyriques et emphatiques. Il est rare de voir une telle capacité à allier comme deux métaux rares l'esprit scientifique et la sensibilité littéraire.

Parlant de son beau yacht nommé Hironnelle, il écrit ainsi ces si belles lignes : « Le navire s'éloigna soudainement de mes yeux fascinés et disparut vers cet indéfinissable lointain où s'éteignent les rêves, comme un oiseau lâché dans la brume et qui cingle vers un but mystérieux. Le tableau changea, et des visions qui naissaient en moi-même dans le sanctuaire où je garde mes absents et mes morts, se succédèrent accablantes comme le regret des tendresses finies. »

Parfois le prince navigateur goûte un spleen marin surprenant : « Mais ces vains retours vers un passé que le temps emportait, ces efforts pour saisir l'insaisissable présent, cette marche sans arrêt, sans espoir, sans guide, à travers les jours finis, m'avaient conduit au découragement sans limites, à la sensation du néant : à ce terme fatal où l'esprit se noie parce qu'il échappe aux illusions dont se recouvrent son ignorance et son impuissance ».

Ce pessimisme sidéral alterne bien sûr avec les passages plus solides où le prince prend conscience de ses responsabilités de commandant, assume son autorité de chef, retrouve sa lucidité de savant. « Pendant ces heures de veille solitaire, le marin tout entier vivait en moi, éclairant mon cerveau avec la lumière qui guide les chefs »... peut-être comme Jules Verne, dont il semble avoir été une création, Albert 1^{er} célèbre la mer à l'époque où elle permet encore une hiérarchie supérieure aux nôtres : « Nul commandement ne saurait donner plus d'orgueil que celui d'un navire, car les marins possèdent encore l'élan qui entraîne les légions à la suite d'un homme supérieur, l'aveugle confiance dans un chef, le respect d'une autorité sûre, qui permettent de franchir les obstacles et par lesquels on marche au triomphe des grandes entreprises. » Il écrit même que « les marins gardent le principe qui forme les civilisations et qui périrait aussi bien sous l'effet d'une démocratie sans frein que par la dégénérescence d'une aristocratie épuisée. » Car pour lui la mer n'est pas tant un objet d'études ou un sujet de rêverie qu'un observatoire social et politique qui permet de mettre à jour les valeurs éternelles : « Cette atmosphère devenait fortifiante pour nous qui sortions viciés par des maux propres aux masses humaines, l'intrigue politique et les haines religieuses, l'hypocrisie mondaine et le raffinement du luxe. »

Ces phrases provocantes peuvent surprendre quelques naïfs. Mais elles confèrent au grand navigateur une aura

d'homme complet, d'homme sincère aussi, car ce qui frappe dans sa carrière et ses écrits, c'est cette honnêteté.

Mais revenons au poète : « Il me semblait que l'âme du navire se dégageait ainsi pour planer dans la nuit calme et conjurer les forces mystérieuses qui préparent les tempêtes. L'avenir s'éclairait à nouveau pour conduire ma pensée ; les spectres s'éloignaient encore, et l'espérance reprenait son empire dans le cœur des marins. »

Le prince des nuées, disait Baudelaire, en parlant de l'albatros, mais aussi, bien sûr, des poètes impériaux qui en ces nobles années encore dominaient notre monde, lorsqu'Albert était un ami de Guillaume, empereur d'Allemagne, et peut-être, si cela avait été possible, du monde civilisé. Quand on lit la prose lyrique, mais aussi, j'insiste, dure et marmoréenne de notre prince, on pense aussi à Hugo et à ses visions au bord de la mer, perdu dans ses visions et ses îles anglo-normandes. Car le prince Albert 1^{er} a une vision magique de l'univers, comme un poète symboliste ou romantique ; il est vrai que la mer favorise ce type de vision transcendante : « les autres oiseaux allaient vers le levant, sans doute pour glaner plus vite les êtres bizarres qui viennent des profondeurs après la fin du jour, et dont la phosphorescence apporte à la surface des mers la lumière bleue des abîmes ». L'océan devient comme dans un poème d'Heredia l'occasion d'une magnifique aventure verbale. Gérard cita d'ailleurs le poète :

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Éclaire la forêt des coraux abyssins

Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins,

La bête épanouie et la vivante flore.

La simple vision d'un filet rempli de prises suffit à émerveiller notre si redoutable capitaine et savant ; on se croirait dans un conte d'Andersen : « quand le filet rentre à bord, il offre un spectacle magique : des nappes d'eau, chargées de matières phosphorescentes, inondent la muraille et retombent à la mer en cascades éblouissantes, tandis que la pêche s'étale sur le pont avec des palpitations et des flamboiements ; les mailles du filet, les mains et les vêtements des hommes scintillent. Et ce féerique tableau passe comme une fantasmagorie emportée dans la nuit obscure sous les voiles gonflées du navire. » Notre prince navigateur trouve une inspiration dantesque dans ces béances, ces abîmes et cette épouvante qui surgit des mers. Il est dommage que le musée n'ait pu refléter toute cette horreur, pensais-je pendant la conférence ! Nous aurions pu en faire un parc d'attractions horribles ! Encore que, comme on le verra, il est certaines salles, il est certains aquariums...

Notre visionnaire voit l'océan comme un nouveau Livre des Merveilles : « Le soleil revient, et cette faune pélagique disparaît comme si l'astre vivifiant la repoussait aux enfers, avec ses lueurs, ses faces diaboliques et ses mœurs féroces ».

Puis, après que l'émerveillement a fait place à l'horreur, l'humour reprend ses droits sous la plume inspirée de notre navigateur : « Mer bleue, qui donne au poète des inspirations

divines, garde-toi de lui dire ce qui grouille dans ton sein ! » La mer est productrice de vie et de nature avant d'être un sujet noble d'inspiration...

Le style serein du prince est certainement lié aux merveilles maritimes et arctiques qu'il a vues au cours de ses navigations hauturières ; lui-même, que des sots ont qualifié de misanthrope, était un chercheur d'absolu, un quêteur de pureté. On le sent fasciné par les terres du nord où il vécut d'ailleurs son ultime aventure. Et on ne le sent jamais saturé dans sa quête de noble sensibilité ; il est à mille milles du touriste fatigué comme de l'athlète des sept mers qui transforme l'océan en champ de course ou en stade olympique. Ainsi note-t-il à la fin de sa vie : « Sur ces choses qui donnaient l'impression de l'étendue, de la pureté, de la solitude et du calme, le ciel, d'un bleu tendre, répandait une notion de l'infini ; et l'âme tout émue, gagnée par le ravissement de l'esprit, s'élevait pour dominer tant de grandeur et voir toujours plus loin. »

Comme toujours, le grand navigateur rêve d'un continent oublié, ou d'une terre qu'il serait à même de découvrir, en ce début de xx^e siècle où l'on pense avait déjà tout découvert (aujourd'hui nous avons fait pire, puisque nous avons tout recouvert de l'œil obscène de nos satellites) : les Açores et « l'îlot sombre de Corvo » lui inspirent alors ces lignes surprenantes : « Témoin et acteur dans les drames géologiques d'où sortirent des volcans, où disparut, peut-être, la mystérieuse Atlantide, cet écueil mué et figé maintenant, aurait

tenu un rôle dans l'histoire, si l'on écoute une légende coréenne » ; il aurait inspiré la conquête américaine de Christophe Colomb.

Mais c'est d'une autre découverte d'Albert le Navigateur dont je vais vous parler maintenant.

LA DERNIÈRE AVENTURE DU PRINCE ALBERT

J'ai retrouvé un vieux document dans la correspondance de mon trisaïeul le docteur G., compagnon de navigation du prince Albert 1^{er} de Monaco. On verra qu'il narre un épisode inouï, peut-être incroyable...

Le prince Albert 1^{er} eut la chance de vivre un siècle exceptionnel tant du point de vue de la science que de la poésie, et nous allons vous le démontrer. Il a vécu aux temps extraordinaires de Jules Verne, de Victor Hugo et d'Edgar Poe, au temps de Pasteur et d'Edison, et il s'en montra digne. Il fut en même temps un prince ouvert et tolérant, ouvert aux idées du progrès et de l'universalité, et il vécut en un siècle européen relativement sage ; il s'en montra aussi digne. Il fit ce qu'il put pour le capitaine Dreyfus ou pour l'amitié franco-allemande ; on sait a posteriori ce que son échec aura coûté à la civilisation et surtout à l'Europe.

Et le prince aimait certes les navigations, s'il aimait aussi l'humanisme et la poésie. En cette époque, la science et la poésie se tenaient par la main : et les eux existaient, ni l'une ni l'autre n'ayant pour fonction de recouvrir le monde et de le

remplacer. Elles avaient plutôt pour mission de le découvrir et de l'exprimer.

Le rocher devint ainsi, grâce au prince, et pour reprendre une formule célèbre, non pas ce petit cap de l'Asie, mais ce cap, ce promontoire tendu vers le monde, sa richesse, sa diversité et son mystère.

Nous avons dit ce mystère : car il y a toujours un moment où, par-delà les analyses et les prélèvements scientifiques, ou les relevés topographiques, on se laisse prendre au mystère.

Le prince Albert, on le sait, aimait le Nord, aimait l'Hyperborée. Ces blocs de glace aimée, par où l'oxygène ne passe pas, sont autant de signes d'une certaine dureté – et d'une beauté aussi – que la nature doit maintenir pour nous conserver vivants – et que nous détruisons évidemment. Voici ce qu'il en écrit, dans ces lignes si inspirées :

« J'aime le Nord dont les séductions entraînent les hommes loin des œuvres d'injustice et de cupidité, vers les gloires, très pures, filles de l'esprit scientifique.

J'aime le Nord où les yeux peuvent se baigner dans une atmosphère limpide, comme dans une source de vérité.

J'aime la lutte contre toutes les forces des mers que fouette un vent purifié par la neige : l'âme en revient plus fière et plus généreuse.

J'aime le Nord parce que la mort y passe avec la dignité du silence, et qu'elle ensevelit doucement dans le cristal des champs de glace les êtres meurtris par les mensonges du monde. »

Les Grecs – qui ont inventé Monaco, sous la forme si poétique du Monoïkos – avaient déjà rêvé d'Hyperborée, cette terre mystérieuse située par-delà Gibraltar, par-delà les piliers d'Hercule, hôte de notre rocher, et que Pythéas, dit-on, aurait foulée comme navigateur hellène. Toute la fantaisie des siècles s'y est ajoutée, y compris celle de nos amis hindous. Eux estimaient que leur civilisation même venait du nord, du cercle arctique, et qu'elle était descendue pour se répandre sur nos rivages méridionaux.

J'ai fait partie d'une expédition princière, moi dont la mission est humblement de retracer, du mieux que je le puis, ce que j'ai vécu. J'avais un profond respect pour le prince, dont les qualités presque surnaturelles supplantaient la moyenne humaine dans presque tous les domaines : il était aussi bien chef que marin, savant que poète, inspiré que lucide.

Nous étions alors dans les parages du Spitzberg. Le jour y était éternel en cette saison de l'année, car nous nous approchions du solstice d'été. Nous voyions les grands albatros planer au-dessus de nous, et plusieurs matelots virent de nuit des baleines bleues. Enfin nous effectuions nos prélèvements comme à l'accoutumée : puis un cri retentit de la vigie. Un matelot norvégien effrayé nous héla et nous dit dans sa langue, pour moi peu compréhensible, qu'un monstre se précipitait vers nous, comme pour nous avaler. Tout le monde se précipita à la proue avant d'être rappelé à l'ordre...

C'était une énorme montagne mobile flottant sur l'eau, aux formes trop parfaites et géométriques pour être un ice-

berg (encore qu'en vingt ans de navigations nous en ayons vu de si beaux et de si étranges...). On aurait dit une embarcation construite par des êtres surnaturels, de ceux qu'on nommerait plus tard des Extraterrestres...

Tout à coup nous vîmes une bouche étrange et gigantesque s'ouvrir devant nous. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait de Mostro, la baleine de Pinocchio. Mais je m'étais trompé : il s'agissait d'une merveille d'iceberg, le plus grand et le plus beau, en ces temps d'apocalypse thermique et industrielle, d'apostasie de la terre et d'explosion mécanique de son exploitation. Moi qui étais grand lecteur de Jules Verne, je vous jure que j'ai pensé que ce glacier était artificiel : je vous assure, artificiel.

Eh bien il l'était.

Comme je vous l'ai dit, le glacier était un géant. On dit que de coutume la partie émergente de l'iceberg représente seulement un huitième de sa partie submergée. Celle-là devait représenter bien plus, peut-être la moitié : à en juger, il devait bien représenter mille pieds, soit plus de trois cents de nos mètres. Il avait une ouverture béante certes, mais tout de même organisée géométriquement. On avait l'impression d'entrer dans une station, comment dirait-on, spatiale...

Nous y entrâmes donc, dans ce hall si gigantesque qu'un dirigeable n'y eût pas reconnu ses petits. L'intérieur était en effet immense. On voyait des jetées, et au-dessus de nous des plafonds si lointains que l'on se serait cru sous la voûte céles-

te. Il y avait comme des étoiles ou des filaments. Je distinguais des ogives, des arcs, je me croyais dans une de ces cathédrales bleutées que tous les plaisanciers hauturiers croisent dans les parages arctiques ou antarctiques. Mais sous l'immensité de ce ciel artificiel je distinguais déjà une structure supérieure, en tout cas trop superficielle et trop voûtée pour être seulement naturelle. Je voyais le prince promener son ciel sûr, son aristocratique regard sur cette contrée magique, sur ce complexe magnifique et comme enchanté, qui semblait provenir de la science et de l'art d'un divin architecte. Nous avions l'impression d'être sous une voûte étoilée fabriquée de main d'homme. Il nous recommanda de garder notre calme et notre sérénité, ce que nous fîmes tous. Les lieux nous invitaient dans leur grande pureté à cette forme de sagesse et de gravité que l'on observe dans les grands pèlerinages.

Ensuite nous nous dirigeâmes – ou plutôt nous fûmes dirigés par un petit aiguilleur – dans ces grandes étendues portuaires. Nous accostâmes sur une jetée où mon prince était attendu par un bizarre petit lutin. C'était un mousse qui nous aida.

Nous étions sur la jetée : c'était un long lieu de paix et de tranquillité.

Ensuite nous descendîmes : nous avions droit à un comité d'honneur formé d'une vingtaine d'officiers et de personnages aux tenues dignes mais bigarrées. Nous comprîmes bientôt pourquoi, lorsque l'on présenta à Son Altesse Sérénissime le maître de ces lieux : c'était le capitaine Kevin Narquist, un

homme aux origines étranges pour l'époque, puisque son père était norvégien et sa mère une Chinoise de l'île Maurice.

Ce génie scientifique qui avait étudié dans les plus grandes universités de l'Europe était le parrain de notre prince. Et il lui dit en grande pompe, et non sans ironie (car son uniforme avait un je-ne-sais-quoi qui faisait qu'il se moquait de tous les uniformes tout en les synthétisant) :

— Mais non, votre Altesse, je ne suis pas le capitaine Nemo...

— Nous l'espérons presque pourtant, commandant Narquist, répondit le prince Albert avec humour. Mais votre invention vaut bien le Nautilus.

— J'espère que vous savez que vous ne rêvez pas...

— Nous le savons : au siècle de la science et de la technique nous devons être prêts à voir toutes sortes de merveilles surgies du cerveau humain.

Et nous visitâmes le Hansa, car c'est ainsi que le commandant Narquist avait baptisé son vaisseau spécial, ou sous-marin flottant, ou aérostat aquatique... du nom du cygne ou véhicule du dieu Brahma. Il l'avait construit discrètement dans des chantiers navals reculés, et il avait mis à contribution des talents de tous les pays. C'était bien cette universalité et cette fraternité bienveillante qui nous plaisaient à bord de ce vaisseau (à moins que ce ne fût sous cette voûte), rassemblant des savants, des ingénieurs et des artistes de tous les continents, qui avaient fait vœu d'obéissance et de pauvreté et

même temps que de science. Nous comprîmes dès lors que la structure n'avait rien d'un iceberg. Le Hansa était une structure creuse, fait de métaux très modernes et d'une architecture souple, qui lui donnait cette apparence extérieure de dôme. Comment donc pouvait-il résister à tant de tempêtes, dans ces mers si étranges... mais justement...

Il m'est interdit de parler de ces secrets de construction, qui étaient d'ailleurs jalousement gardés par le commandant Narquist et les plus savants de ses équipiers. Le prince Albert fut émerveillé de tout ce qu'il rencontra là, et des fabuleux trésors que les hommes du Hansa avaient accumulés en quelques années de navigation hauturière...

Après des jours d'exploration qui ne devaient déboucher sur aucune information, alors que nous étions encore émerveillés par cette découverte d'un monde creux et magique, où toute l'ingénierie était mise au service de la poésie et de la connaissance, le prince Albert, qui avait appris que des événements désastreux allaient se déclencher en Europe, décida de nous faire abandonner le Hansa : tous nous devions faire vœu de silence ; mais certains restèrent.

Alors nous rentrâmes, certains de pouvoir un jour retrouver ce joyau flottant des mers du Nord. Mais il disparut. Certains dirent qu'il fut détruit par une tempête, d'autres par des navires de guerres, d'autres enfin par l'usure du temps. Ne dit-on pas que même les glaces du Nord vont toutes disparaître ?

Telle fut la dernière aventure du prince Albert.

LE SECRET DE L'OURS POLAIRE

Le musée océanographique ne fait pas partie du patrimoine monégasque mais du patrimoine mondial, ou pour mieux dire terrestre.

J'errais un jour dans l'un des halls du grand musée avec un de mes amis fort érudit et sûr de lui. Il émettait de grandes théories sur l'origine des civilisations et toutes sortes de vastes questions. Je tenterai de résumer ses brillantes élucubrations dans la mesure de mes faibles moyens intellectuels.

— Certains ont pensé pouvoir expliquer les sociétés en opposant le cru et le cuit : on pourrait aussi bien opposer le chaud et le froid. Depuis des siècles, depuis les Vikings au moins, les Doriens diront certains, les hommes se sont toujours précipités pour trouver de la chaleur. La civilisation est née dans les torpeurs tropicales de l'Asie ou les déserts brûlants de la Mésopotamie ou de l'Égypte, ne l'oublions pas.

Je pensais à ces bouddhas dormeurs perdus dans quelque jungle pour touristes, à ces géants de pierre taillés dans les rocs volcaniques d'une île paradisiaque, et bien sûr à notre mère la Grèce (qui comme disait un office du tourisme à un pays : la mer).

— À l'inverse du nord, du Septentrion comme dit la Bible, ne viennent que les envahisseurs goths, wisigoths et ostrogoths, ou mêmes Tartares venus des déserts glacés ou calcinés de la grande Asie. Ici on ne crée rien, alors on rêve d'envahir le voisin et d'aller détruire son intéressante civilisation.

— C'est l'Aquilon, dis-je rêveusement.

— Oui, l'Aquilon, confirma mon savant interlocuteur. Car enfin les Normands n'ont cessé de venir piller nos abbayes et de violer nos campagnes, avant de gagner la Sicile et même la mer Noire... ce sont eux que les Arabes appelaient les Rus, et qui constituaient des gardes Varègues bien loin de leur tremblante et glacée Scandinavie...

Où mon éminent ami voulait-il en venir ? Je le laissai parler, en admirant la très belle exposition du musée sur les glaces arctiques. Je pensai à ces propos cryophobes, ou pour mieux dire adorateurs de la chaleur, puis je me décidai à l'interroger.

— Justement, pourquoi ces propos sur la chaleur ?

— Parce qu'on a trop vanté l'apport des civilisations du nord, de l'occident comme on dit chez nous. Mais finalement l'occident a peu créé, il a surtout détruit à l'époque de la civilisation industrielle, et puis voilà.

Je repensais aux fumées des usines, aux enfants dans les mines, aux massacres des hommes premiers, au pillage des terres, et j'en tremblai presque. Tout cela à cause du froid ?

— Pas du froid, de la peur du froid. Après, l'Inde ou la Mésopotamie, tout cela était condamné à s'adapter ou bien à

disparaître. Et voyez maintenant : tout le monde file vers la chaleur. On a envahi les Caraïbes, la Thaïlande, la Méditerranée, les côtes africaines, tout ce qui faisait penser au chaud.

— J'en ai assez, du chaud.

— Oui, c'est la thermocratie, la vraie révolution thermidorienne, celle de la machine à vapeur, du moteur à explosion, de la poudre et de la lampe à incandescence. On est toujours là à bouger, à faire bouger les hormones, à créer du frottement, de la chaleur.

— Juste ciel, dis-je amusé. Tout mon sang dans mes veines se glace...

— Je vous laisse, mon ami, j'ai un rendez-vous important.

Nous étions dans une belle salle de l'entrée du musée, où était suspendue l'énorme carcasse d'un ours blanc semblant nager dans les airs mêmes. Mon savant homme s'éloigna. Je flânais un peu, me souciant comme tout un chacun de l'avenir de notre globe réchauffé par tant d'activité humaine et d'industrie rapace. Je regardais ces beaux tableaux des expéditions scientifiques du prince navigateur, quand l'agitation incessante de l'homme ne préoccupait pas encore autant les consciences. Et à ce pernicieux besoin de chaleur, presque inexplicable, et qui a été l'instrument de nos futurs malheurs, et peut-être de nos actuelles médiocrités. Car enfin, bronzer et se baigner, n'est-ce pas un idéal enfantin ? Je voyais ces millions, ces milliards même de corps avachis sur nos plages retaillées et liftées, ravitaillées en galets tout l'été... Et je pensais

à l'état de nos pauvres côtes. Mais bon ! Si l'homme préfère le chaud, même et surtout avec l'air conditionné...

En repassant devant, car il commençait à se faire un peu tard, je constatais comment dire... que notre grand ours empaillé s'était un petit peu déplacé.

Je vérifiai : je ne m'étais pas trompé. Profitant d'un instant de répit, notre monstre des mers froides s'était en effet donné un peu d'air, pagayant de ses pattes énormes à travers les atomes du musée.

J'en demeurais bouche bée, mais pas trop longtemps : j'étais habitué au fantastique dans ce musée, qui d'ailleurs n'en est pas un. Une amie russe nommée Natasha m'avait parlé de la vie nocturne des œuvres d'art dans le musée de l'Hermitage ; alors que penser d'un musée du vivant ? Après tout la vie moderne a tellement mortifié l'existence qu'il est normal qu'à une heure ou autre Nous ou les Autres prenions notre revanche.

Je profitais du privilège qui m'avait été octroyé par la direction du musée pour prolonger ma promenade. À mon retour, je vis que l'objet de toute mon attention s'était encore déplacé d'un poil. Et je restais planté devant lui, comme un photographe.

J'ose dire, même si je n'ai pas de témoins, que ce fut l'ours, l'ours blanc géant, la terreur des sept mers, le plus féroce et le plus puissant des mammifères et des fauves, qui rompit la glace :

— Bonsoir, fit-il très impassible, en s'essayant à nouveau à ramer avec ses pattes colossales.

— Bonsoir, dis-je bien intimidé, je suis très honoré...

— Je vous vois souvent par ici.

— Oui, c'est un peu pour moi un lieu de seconde vie, de réflexion...

— Je vois, je vois, fit-il compatissant, comme s'il ne voulait pas trop m'entendre émettre des sornettes à ma convenance. Vous discutiez du chaud et du froid, je crois ?

Oui, mais... Comment avez-vous pu entendre... ?

— Je ne suis pas tout à fait un ours empaillé. De nos jours, vous savez, un petit prélèvement d'ADN, et nous y sommes. On recyclera et on reproduira tout en un instant.

Oui, fis-je fatigué, le mystère de la création...

— Il n'y aura plus de mystère de la création. Mais montez-là que je vous contemple. Je ne peux pas vraiment baisser la tête et orienter mes regards, vous savez...

Je montais un étage et me retrouvais face à mon beau monstre, et ses fantastiques pattes presque palmées et armées de griffes gigantesques. Je ne pus me retenir de proférer les paroles d'admiration d'usage.

— Quelle force émane de vous... Quelle belle plante vous faites...

— Oui, je sais, je suis un plantigrade, d'ailleurs. Comme je vous semble beau...

— Ne caricaturez pas trop ma pensée, lui dis-je avec timidité mais aussi avec assurance (après tout je n'avais pas à trembler devant un géant empaillé). Mais je trouve que vous êtes une perfection biologique et presque ergonomique. Vous vivez dans des conditions effrayantes, vous terrorisez tout le monde, vous êtes beaucoup plus parfait que les félins, vrai phénix hôte de ces glaces...

— De ces glaces fondantes, me dit-il tristement en me regardant de ces énormes yeux noirs.

— Vous résistez à tous les temps, vous êtes le roi de la chaîne alimentaire, vous êtes une divinité pour les Eskimos...

— Pour ce qu'il en reste, pauvres gens... Entassés dans des baraquements avec de l'alcool, de la télévision et des assistantes sociales...

— C'est vrai que l'homme moderne n'est plus si exigeant... mais monsieur l'ours blanc, ne voyez pas tout en noir.

Nous nous déplaçons curieusement, moi sur ma passerelle, lui dans les airs, comme s'il avait vaincu la pesanteur ainsi qu'au fond des eaux... ce fut lui qui reprit la conversation entamée le matin avec mon ami, au cours de laquelle, et on le comprend, il n'était pas intervenu.

— J'ai bien écouté votre conversation, ce matin... Intéressantes propositions... mais je ne suis pas tout à fait d'accord, un peu trop systématique sans doute...

— Oui, répondis-je prudemment. Mais on a peu de traces de civilisations très nordiques, à part le mur d'Hadrien...

— Très drôle, me fit-il en réussissant à tourner la tête. Pourtant, vous connaissez les théories de Tilak.

Par chance, je m'en souvenais. Il s'agissait d'un maître hindou qui avait essayé de prouver à l'occupant britannique que l'Inde védique avait son origine dans le monde arctique. Il y avait aussi ces théories sur le mois de mars comme premier mois de l'année, et bien sûr l'Hyperborée...

— Vous connaissez Hyperborée... Pour les Grecs c'était le commencement du monde, et situé tout au nord. Et vous savez l'origine du mot arctique ?

— Non, quelle est-elle ?

— Eh bien je viens aussi du grec, arktos, l'ours. Et dans l'antiquité védique, comme celle druidique, nous nous combattons entre ours et sanglier, l'animal druidique par excellence...

— Et vous, vous êtes l'animal guerrier ?

— Bien sûr: le nom Arthur vient d'Arktos justement. Alors, si nous cherchions un peu mieux, nous trouverions sans doute plus de bonnes raisons d'aimer le nord comme pôle, c'est le cas de le dire, de civilisation...

— Je comprends... Vous êtes un ours fort savant !

— C'est bien pour cela qu'on nous montre dans les cirques, non ?

Il m'expliqua longtemps et longtemps ses théories. Et il se mit à réciter quelques beaux vers sur les icebergs, écrits par un poète peintre et voyageur :

« Icebergs, Icebergs, cathédrales sans religion de l'hiver éternel,

Enrobés dans la calotte glaciaire de la planète Terre.

Combien hauts, combien purs sont tes bords enfantés par le froid. »

À la fin, fasciné par son intelligence mais désolé qu'il eût terminé empaillé dans un musée, fût-ce le musée océanographique de Monaco, j'osais lui demander :

— Mais votre majesté l'Ours... Roi Arthur, comment avez-vous terminé ici ?

— Vous ne le savez pas ? Vraiment ?

— Euh... la chasse, la pollution ?

— Pire que tout cela : le réchauffement évoqué par votre ami, la thermocratie.

— Vous parlez par énigmes... un véritable sphinx des glaces.

— Très drôle. Il faudra qu'un jour nous ayons une discussion sur ces mystères blancs et glacés du nord ou bien du sud... Non, je suis mort bien simplement.

— ???

— Je suis mort noyé ! Il n'y a plus de banquise. Alors on nage, pour se reposer parfois, même quand on est ours blanc, et l'on finit par se fatiguer, même quand on est ours blanc.

— Mais pourquoi ?

— Eh bien, il n'y a plus de banquise ! Alors on ne trouve plus de bloc de glace où se reposer, et l'on s'épuise.

Et il se remet à citer ses vers glaciaires :

Icebergs, Icebergs, dos du Nord-Atlantique, augustes
Bouddhas gelés

Sur des mers incontemplées. Phares scintillants de la Mort
sans issue, le

Cri éperdu du silence dure des siècles.

J'interrompis mon ours savant ;

— Vous voulez dire...

— Qu'il n'y a plus de banquise, ou presque. Ce sera très
bien pour vos croisières humaines au court-bouillon et votre
prospection pétrolière... mais pour ce qui nous concerne... Il
ne me reste qu'à pagayer dans les airs de votre grand et beau
musée! Voilà mon beau secret, le secret de l'ours blanc et
sage!

Il semblait fatigué. Je repensais au marchand de sable et à
la phrase du prince Albert : « on dit que le meilleur moyen de
combattre les ours blancs consiste à leur jeter une poignée de
sable dans les yeux. » C'est toujours plus sûr qu'un coup de
fusil...

Je rentrai chez moi un peu interloqué. Il ne faut décidément
jamais trop rompre la glace, en conclusais-je sagement!

LA PETITE SIRÈNE DU MUSÉE OCÉANOGRAPHIQUE

*Voici les couleurs vives des étoiles, des holothuries et des crustacés, qui
émergent ; comme celles des fleurs échappent à la nuit sous les effluves du
jour. Le noir velouté des poissons, le blanc, le jaune, le rose, toutes les
nuances du gris appartenant aux mollusques et aux coralliaires se lavent
complètement : et l'œil ravi des investigateurs tombe en extase sur les beau -
tés nouvelles que le soleil éclaire pour la première fois.*

Albert II, Mémoires d'un navigateur

On a dit que la Bible était un livre où sont contenus tant
de livres... je dirais de même du musée océanographique de
Monaco : il est un lieu où sont contenus tant de lieux, ou
même un monde où sont contenus tant de mondes... Cette
bibliothèque du vivant est ainsi un lieu infini ; et au fur et à
mesure que notre propre monde humain diminue ou même se
raréfie, je ne peux m'empêcher de m'y plonger, au sens figu-
ré, pour y pêcher je ne sais quelle prise qui ferait pâlir de
jalousie tous les rois pêcheurs du monde.

Je m'étais égaré un beau soir dans le dédale du musée... Il
y a tant de salles et tant d'aquariums, tant de miroirs et tant

de couleurs... Je crois même que j'avais laissé passer l'heure de la sortie... mais nous étions si peu ce soir-là, un beau soir de novembre d'ailleurs où la nuit était déjà tombée, et bien plus bas qu'à l'accoutumée... Je m'étais donc rapproché d'un aquarium géant, peuplé de poissons de toute taille et de toute origine, et qui semblaient s'ignorer tout en se croisant, comme nous le faisons avec nos congénères dans nos bonnes vieilles cités... pas un gardien ne passait, comme si d'ailleurs un gardien devait passer pour assurer la sécurité d'un ban de loups ou d'une horde de piranhas... Et je me plongeais dans ma rêverie, oubliant par ailleurs que l'on m'avait accordé la permission de demeurer bien tard, comme pour espionner et non plus contempler nos amis du monde dit du silence. Je les trouvais un peu différents de ce qu'ils étaient le jour, mais je n'aurais su dire en quoi... Tous ces êtres du monde sous-marin me paraissaient plus mystérieux, c'est tout, comme si l'absence de l'homme leur avait rendu toute leur sérénité et toute leur gravité.

Je me mis à rêver à de grandioses naumachies, à des châteaux de coraux, à des abysses peuplés de monstres mythologiques... tout un monde lointain. Je me laissais bercer par ces vagues de visions, comme si le musée fût lui-même devenu un vaisseau peuplé de mers et mondes inconnus... J'étais serein dans mon inspiration...

On me bouscula. Je sursautais : j'avais en face de moi un gardien stupéfiant, effrayant même, même si à peine sorti de mon rêve sous-marin j'avais du mal à être surpris par cette

déferlante terrifiante. Il avait un uniforme certes, avec de gros boutons de nacre et une couleur bien verte, mais était doté de nageoires et d'une tête de poisson. Je vis d'abord ses yeux énormes et ensuite sa bouche gigantesque, et qui semblait vouloir me dévorer, ou plutôt me gober. De quelle espèce pouvait-il bien être ?

— Que faites-vous ici ? Me demanda-t-il avec bonhomie...

— Une... une visite de nuit, lui avouais-je. J'ai une permission spéciale pour cela...

Mais je me ressaisis. Après tout, c'était plutôt lui l'intrus que moi, non ?

— Et vous-même lui dis-je ? Je suis un homme, moi, et dans les musées...

— Et alors ? me répondit-il... Vous avez plus de droits que nous dans les musées, sans doute ? Ce n'est pas un musée océanographique, peut-être ? Ce n'est pas un lieu consacré à la mer et à ses habitants ? Et ne sommes-nous pas mieux gardés que par nous-mêmes, alors que vous avez passé votre temps et dépensé votre énergie à nous exterminer...

Il me jugeait comme cela, avec commisération, de ses yeux globuleux et bizarres, mais sans agressivité. Je le jugeai très expressif et décidai de radoucir ma voix, jugeant que malgré tout j'avais une certaine chance d'être tombé sur un gardien doté d'un corps et d'une tête aussi atypiques : ne faisait-il pas couleur bocal, pardon locale ?

— Je suis désolé, lui dis-je en tenant à me présenter. Je ne tenais surtout pas à vous irriter... Je me nomme...

— Vous ne m'avez pas irrité, vous m'avez vexé, me dit-il d'un air pincé en agitant ses nageoires qui dépassaient de son uniforme peut-être un peu trop étriqué.

— Et vous vous nommez comment ?

— Oannes, fit-il en se rengorgeant (ce qui n'est pas simple pour un poisson). Pour vous servir.

— Vous êtes gardien de nuit... Ici ?

— Oui, j'assure le premier quart. Venez, je vais vous montrer d'autres choses. Vous n'allez pas vous contenter des aquariums pour touristes.

Nous commençâmes enfin à sympathiser. Les mauvaises premières impressions font parfois les bonnes relations. Mon hôte (car Oannes s'avéra vite plus mon hôte que mon guide) me fit visiter le musée. Mon ami à tête de poisson-chat (qui portait d'ailleurs, sans que je susse pourquoi, le nom du héros civilisateur des Sumériens, lui aussi à tête de poisson) me fit découvrir maintes merveilles que je tairai ici, n'ayant pas le courage de dévoiler au lecteur et visiteur les merveilles dissimulées du monde dit du silence. Après tout, ne dit-on pas que 90 % des collections des grands musées sont cachées au public, errant dans les immenses sous-sols de nos garde-mémoires ?

Mais Oannes me réserva quand même une surprise, et je dois dire que ce fut une belle surprise, et inattendue.

— Vous allez voir, mon ami... Je vais vous présenter...

— Le monstre du Loch Ness, la baleine de Jonas ?

— Vous vous croyez drôle, fit-il en se frisant la moustache.

— Je ne voulais pas vous énerver...

— Très bien, alors vous allez voir un être vraiment à part.

Il me conduisit bien bas, peut-être au-dessous du niveau de la mer. Nous descendîmes et descendîmes et descendîmes. Et là je me retrouvai dans une salle immense, étrangement nommée la Salle de la Terre creuse. Au milieu de cette salle obscure, il y avait un aquarium de grande taille et bien éclairé. Mais ce qui m'étonna le plus fut que cet aquarium était décoré comme une maison, une maison de poupée, un peu fin de siècle, avec ses vieilles lampes, son mobilier, ses édredons, ses grands miroirs. Et là je vis, nageant avec nonchalance et souplesse au milieu de ces meubles imputrescibles et de ces couleurs rousses et sombres, la petite, la petite...

— Eh oui, fit Oannes, avec orgueil, la petite sirène !

J'étais en face de la petite sirène, celle-là même qui fut durant des siècles le rêve de millions de jeunes lecteurs ou le cauchemar de tant d'écoliers... C'était bien elle avec sa mèche blonde, son petit nez rosé et sa douce queue verte couverte d'écailles aussi douces que celles des serpents. Elle se mirait là devant nous, feignant une indifférence justifiée (elle était si belle !), entourée d'une pléiade de poissons napoléons, d'étoiles de mer mauves et d'une belle collection d'hippocampes...

— Elle a plein de mascottes, me fit Oannes. De temps en temps elle s'en lasse et on les lui change. Mais pour rien au monde elle ne se passerait de ses hippocampes.

Je regardai ses si beaux petits chevaux marins qui semblaient n'attendre qu'un coup de baguette magique pour se transformer en coursiers des mers et mener la trop belle dans une demeure plus digne d'elle. Elle baillait, les laissait s'approcher, les caressait puis reprenait son air ennuyé.

— Elle a l'air de s'ennuyer un peu, dis-je tout doucement à Oannes.

— C'est qu'elle n'a pas de téléphone portable, me répondit-il gravement. Sous l'eau, c'est compliqué...

— Et elle parle ?

Je jure que j'avais à peine murmuré ces paroles. Mais à peine les avais-je proférées que la belle se retourna vers moi, que sa chevelure blonde prit l'apparence d'une crinière rousse et qu'elle me hurla ces paroles que je n'ose retranscrire, tant elles témoignent de ma maladresse et de son fort caractère. Ce fut Oannes qui redressa la situation.

— Pardonnez-lui, ô ma sirène. Il a été aussi mal élevé avec moi... Notre visiteur est un gaffeur.

— Aaaaah ? fit-elle avec une moue des plus dédaigneuses. Et c'est tout ce que tu trouves à me proposer comme... visiteur ?

— C'est qu'il a une permission spéciale, répondit Oannes tout penaud. Et comme il comprend notre langage, j'ai pensé que...

— Suffit... suffit... Et vous, d'où venez-vous ?

— De... de la terre, Princesse.

Et vous, vous sauriez comment répondre à une Princesse du fond des mers, à une petite sirène enfermée dans un aquarium ? Ma réponse ne parut en tout cas pas la satisfaire. Pour une nuit aussi propice en apparitions fantastiques, j'étais en panne d'inspiration poétique.

— La terre, la terre, j'ai déjà donné. Qu'est-ce que j'ai eu mal aux pieds sur terre, fit-elle en secouant sa jolie tête.

— Et vous n'attendez pas un prince charmant ?

— Un prince charmant ? Un prince charmant ? Vous savez ce qu'il m'a fait souffrir ce prince charmant ? J'en ai eu les pieds coupés, cisailés, suppliciés, et il en a préféré une autre, alors voilà hein, le prince charmant... Les princes charmants et moi, c'est terminé !

Elle arrangea sa coiffure en conservant son air courroucé.

— Euh, bien sûr, dis-je en essayant de me remémorer un peu mieux la légende. Et, et... Vous ne vous ennuyez pas trop dans cet aquarium ?

— Quoi ?

La brièveté et la brutalité de sa réaction me surprirent cette fois.

— La mer, la pollution, les filets partout, les yachts et les pétroliers aux quatre coins du monde, les courants marins détraqués, les coraux moribonds, les tsunamis, l'effet de serre, les icebergs coulissants, les peuples des mers et des sirènes

dispersés et vous voulez que je reste en pleine mer ? Il n'y a même plus de boîte de nuit dans la Fosse des Mariannes avec toutes leurs sondes et leurs sonars !

Je ne savais plus où me mettre. Le pauvre Oannes me regardait avec pitié comme s'il était satisfait de voir quelqu'un prendre sa relève. L'alerte jeune fille poursuivait pourtant.

— Ici au moins, je suis bien traitée, bien nourrie, loin des eaux polluées, des ancrs et des sous-marins nucléaires. J'ai mon petit intérieur que j'ai remeublé et décoré à mon goût, et je n'ai pas besoin de toute cette gloriole dont on entoure les personnages célèbres. Seuls quelques initiés, dont vous ne méritez pas d'être (elle fit les gros yeux à Oannes qui baissa les siens) me connaissent, qui ont juré de garder le silence. J'ai ma collection d'animaux adorables et affectueux (les hippocampes se pressaient autour d'elle, les anémones de mer s'ouvrirent toutes grandes) et je peux même sortir de temps à autre si je veux. Mais je le veux de moins en moins...

— Vous avez tort, lui dis-je enflammé. Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous ne pouvez pas vous laisser aller ainsi à la solitude ! Votre colère va passer et vous devez reprendre goût à la mer que vous honorez de votre présence ! Vous retrouverez un prince qui cette fois ne vous fera plus souffrir, ou bien même des compagnons marins (il faut être moderne)... Les princes ont changé grâce à Dieu et je connais encore des endroits magnifiques... Et d'ailleurs, n'allez pas chercher le prince ! Allez seulement dans la mer pour éprouver votre vivacité !

La petite sirène m'écoutait ses beaux yeux grands ouverts. Je plaidais et plaidais tant que je finis par la convaincre. Deux jours plus tard le musée perdait ainsi son joyau préféré mais trop secret...

Oannes me tira un peu par la nageoire, et me pria dorénavant de faire preuve de moins d'éloquence avec les hôtes marginaux des collections privées du musée.

— Tu crois que je pourrais la revoir, demandais-je à Oannes ? Elle est si belle, et doit avoir tant à révéler...

— Tu t'y es bien mal pris, mais on ne sait jamais...

J'abandonnai Oannes, retrouvais les gardiens à tête d'homme et descendis la mine grise par une nuit noire du rocher. La petite sirène me confierait-elle un jour ses vrais secrets ?

HISTOIRE DU PIRANHA (ET DE LA MURÈNE CHOCOLAT)

Je me doutais bien que je n'en avais pas fini avec Oannes. J'avais eu de la chance de le rencontrer, je le reconnais. Un si accorte guide, avec une science si infuse du fond des océans, doublée d'une capacité à survivre à l'air que nous appelons libre. Je fis renouveler mon permis pour m'attarder dans les couloirs nocturnes du musée, sans pour autant négliger de visiter le musée de jour. C'est ainsi du reste que je redécouvris un jour la murène chocolat, avec sa tête de vieille folle de la Belle époque repeinte par un artiste abstrait.

La murène chocolat est une légende au sein du vieux musée : c'est son plus ancien pensionnaire. On dit qu'elle a plus de quarante ans de présence dans l'aquarium ! Quarante ans ! D'emprisonnement ! De solitude avancée ! Et de bonne santé aussi, finalement... On survit à tout, surtout à l'emprisonnement... Si le monde n'était pas une prison, comme dit le prince Hamlet, que serait-il en effet ? Un vide effrayant, un infini du néant... Voilà pourquoi je me sentais si bien dans ce musée environné d'aquariums, entouré de mystérieux êtres

des profondeurs, âgés de cent millions d'années, et résistant à toutes les captivités dénoncées...

Depuis l'épisode de la petite sirène, Oannes, qui m'avait pris en affection, s'était efforcé de me présenter des hôtes (on ne dit pas des captifs, au Musée, ce cinq étoiles des sept mers), sinon plus commodes, du moins plus conciliants. Oannes, il est vrai, était un descendant direct, si cela était possible, du héros civilisateur des Sumériens. Il me l'expliqua un beau soir : que, sans que l'on sût si cela avait un grain de relation avec les atlantes, les peuples de la mer, ou, pourquoi pas, les Extraterrestres, il était en tout cas bel et bien un initiateur, un héros civilisateur. Et que tous ces aquariums, ces maisons, ce rocher, ces immeubles, cette puissance artificielle, ce prestige mondial, n'étaient rien sans lui...

Je pensais que mon ami était atteint de ce vertige mégalomaniaque caractéristique de la côte dite d'azur ou d'usure... Mais non, il croyait dur comme fer à sa vocation surnaturelle. Après tout, tant mieux : il vaut mieux s'adorer. Je n'ai jamais connu d'heureux que les autres, les égomaniaques... En tout cas, un beau soir, Oannes me prit par la nageoire – je n'ose plus même écrire par le bras –, et me dit :

— Je vais te présenter mon meilleur ami. Tu verras, il est un peu particulier, mais très spécial...

— Tu veux dire : un peu spécial, mais très particulier ?

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, et suis-moi.

Et il m'introduisit dans une de ces grandes salles obscures (au musée, on se croirait souvent au cinéma) où trônait un magique aquarium. Et là, guilleret, élégant, bien dansant, que ne vis-je pas ? Un piranha...

J'ai toujours eu, comme tout le monde je suppose, une sainte aversion pour les piranhas. Le piranha évoque l'enfer vert, les bovins sacrifiés, les hordes dévoreuses, que sais-je encore, l'insatiable appétit carnivore, de ceux qui dévorent la forêt vierge pour plus très longtemps, tant il est vrai que dans sa rage à manger de la viande l'homme est prêt à dévorer toute la planète mère. J'oublie, pendant que j'y suis, les films d'horreur : Piranha 1, Piranha 2, et toutes les billevesées cannibales retraçant l'état d'un monde devenu bien dégénéré.

On comprendra dès lors ma réaction plutôt froide.

— C'est cela, ton meilleur ami ? Un pire... un piranha ?

— Oui, me dit Oannes, avec l'un de ses inimitables effets de nageoire. Mais étudie-le bien. Sois observateur, pour une fois.

Et je me mis à observer le piranha en question qui s'appelait Chicao, un diminutif pour Francisco en brésilien, je crois. Il était élégant, assez vif, résistant, aimable. Surtout avec moi. Il m'entretenait de choses savantes comme tant de pensionnaires du musée, mais avec un certain style, dirais-je...

— Vous connaissez bien le Brésil ?

— Euh, oui, assez... J'ai surtout aimé Brasilia et Ouro Preto, lui dis-je un jour assez vicieusement (tout le monde sait que les merveilles baroques portugaises d'Ouro Preto sont

suspendues à deux mille mètres d'altitude, et que l'étrincelante capitale brésilienne est perdue au fond du bien sec Mato grosso). Il y a peu de tourisme international, peu de cannibalisme culturel, si vous voyez ce que je veux dire...

Oannes effectuait sa ronde. Mais je le sentais assez irrité par mon comportement un peu trop culturel. Il n'y a rien de si irritant que d'être défié par un étranger, un touriste tout au moins, sur son propre pays. Je me souviens avoir discuté avec une canadienne qui se targuait d'avoir visité 70 musées en région parisienne, et qui me reprochait ensuite de vivre dans un pays muséifié (qui n'est même pas le mien...): je lui avais recommandé de prendre le RER et de vivre comme tout le monde au lieu de jouer la figurante du Baedeker ou la répliquante des Bouvard et autres Pécuchet... Et avec un piranha, condamné à l'éternelle selva amazonienne, il était somme toute assez facile de jouer au touriste un peu snob.

— Non, moi, vous m'excuserez, je suis plutôt des zones hautes... Je connais l'état du Para, j'ai erré près des plages de Genipabu ou de Jericoacoara, j'ai hanté les *palafitas* de l'Amazone du côté de Manaus et j'ai humblement essayé de ne pas mordre à l'hameçon de vos sacrés touristes...

— Je vous en félicite, lui dis-je sobrement.

— C'est là justement, qu'en voyant ce maigre morceau de viande bien morte qu'on m'offrait pour servir à la gloire de l'artiste voyageur que je me convainquis, moi piranha...

Il reprit son souffle. Moi aussi, qui le questionnai :

— Vous piranha ?

— De devenir...

— De devenir ?

— Végétarien.

— Végétarien ? Un piranha ?

Oannes terminait sa ronde. Je le vis assez satisfait de me voir sous la coupe de son si étrange, de son si paradoxal ami. Je n'en demeurai pas moins coi.

— Vous voulez dire, cher Francisco, pardon, cher Chicao, que vous êtes végétarien ? En Amazombie, pardon zonie ? Au pays, le Brésil, plus grand producteur de viandes et plus gros destructeur de forêts de la planète (tout cela pour des raisons viandesques, si j'ose dire ?) ? Vous, le symbole de la voracité du capitalisme le plus caricatural (s'il en est un qui ne le soit pas), vous vous êtes converti au végétarisme ??? Vous n'êtes pas bouddhiste, au moins ?

Je reconnais que j'en avais un peu rajouté. Je n'avais pas à demander au pauvre vieux Chicao s'il était un disciple du lamaïsme ou de je ne sais quelle branche végétarienne de cette si complexe tradition. Mon poisson, en tout cas, se balançait toujours aussi élégamment, toutes nageoires et branchies dehors, dans son petit aquarium. Et je constatai que ses petits compagnons n'avaient rien à craindre de lui. Mais ne jouait-il pas une comédie ?

— Vous êtes sûr, lui dis-je, de vos goûts ? de vos choix ?

— Bien sûr... Sept calories végétales (et je suis sûr que c'est plus) pour une calorie végétale, le soja pour tous au prix de la déforestation, les océans vidés de tout poisson (je me

sens solidaire de toute manière), les maladies cardio-vasculaires et tout le reste, vous ne voudriez pas tout de même que je me lamente de mes choix ?

— Je ne vous ai jamais pris pour un lamantin...

— Très drôle, le peixe-boi si cher aux touristes de l'Amazonie... Le poisson bœuf, tout un programme, n'est-ce pas ? Vous consommez de l'omega 3 ?

— Ah, pour moi, c'est l'alpha et l'omega...

Je me souvenais de bains torrides pris avec les dauphins roses de l'Amazonie bolivienne, du côté de Rurrenabaque. Ces animaux sensibles, intelligents, affectueux, m'avaient rassuré au cours d'une crise difficile, aidé à franchir un cap, comme on dit dans la psychologie moderne ; mais je n'aurais jamais pensé que ce serait à un piranha de moraliser mon comportement et de théoriser enfin un discours rigoureux sur le monde.

— Un piranha, ça doit montrer l'exemple, me dit-il avec une certaine assurance, qui n'était déjà plus si certaine.

— Vu d'où vous venez, certainement... Qu'aimez-vous, réellement ?

— Le chocolat... Certes, vous aurez vécu, avec les dauphins des rios, des moments intenses, exquis et thérapeutiques.

— Oui...

— Mais avec moi vous en vivrez d'autres, plus rationnels, plus logiques, puisque je viens du monde des prédateurs...

— Des prédateurs fous, ajoutais-je, rassuré par la glace qui nous séparait.

— Certes, mais qui contribuent à une prise de conscience presque cosmique du problème ; ajouta-t-il gravement. Nous sommes tous des créatures du cosmos...

Je le laissai terminer sans trop de peine. Mon piranha végétarien, oxymore en pratique, n'avait plus rien à m'apprendre, sinon, comme tous ceux qui prêchent, de vieilles recettes de rhétorique. Et nous savons que la rhétorique est plutôt là pour perdre le monde que pour le sauver. Puisque le prédateur est toujours rationnel.

Je suis sûr que mon manque d'enthousiasme équatorial déplut à mon Oannes. J'ai pourtant une bonne excuse : les gens qui ont de bonnes théories ont rarement de bonnes raisons de nous convaincre. Précisément parce que l'humanité ou l'animalité, puisqu'il s'agit aussi d'elle, a peu de raisons de changer ses habitudes. De toute manière, comme je le disais dès le début, je cherchais une faille chez mon nouvel ami : il m'avoua qu'il aimait les sucreries.

Peu de temps après, une cruelle anecdote confirma mes craintes. Oannes avait obtenu (ou moi, je ne sais plus) qu'on changeât notre piranha d'aquarium. Et on l'avait mis dans l'aquarium de ma chère murène chocolat. C'est là que tout se gâta.

Un beau midi, alors que j'étais sur le rocher, à déguster mon éternelle salade de poulpe au Relais des Amis, me par-

vint un coup de fil : un de ces coups de fil mystérieux, vous savez, qui semblent ne venir de nulle part, calmes blogs ici-bas chus d'un désastre obscur, étranges redondances de communications déchues ou bien déçues, mais qui toutes confirment cette éternelle déception du monde, qui en sont aussi son parfum.

Le coup de fil venait de mon cher Oannes, sans que personne n'en puisse un jour m'en donner la raison. Et il m'apprenait, bien tristement, les choses suivantes :

— Chicao a mordu la murène ! Notre vieille murène ! Et bien cruellement !

— Et que veux-tu que cela me fasse ? Or je t'avais bien dit que ce garçon ne me convenait pas ! Et quel est le prétexte ?

— Tu te souviens de ce qu'il aime ?

— Le chocolat ?

— Nous y voilà !

Et voilà comment par un vil jeu de mots notre murène chocolat se retrouva mordue par un piranha végétarien rendu bien pâtissier... Quelle pièce montée, ou plutôt démontée ! De toute manière, commentais-je un jour à un ami afro-brésilien, et justement nommé Chicao à Bahia de tous les saints, le sucre aura toujours coûté plus cher que la viande. Lui, qui savait « à quel prix on mange du sucre en Europe », me répondit philosophiquement :

— Certes, me répondit-il, mais comment ne pas aimer les morsures d'amour !

LE YACHTMAN ET LA SIRÈNE

J'aimais beaucoup le port Hercule de Monaco, avant la jetée... Le port d'avant... Il avait ces deux jetées qui s'affrontaient, et géométriquement, et respectueusement... Et quelques bateaux. Lors du mariage de Rainier et de Grace, il n'y avait, le 19 avril 1956, qu'un seul beau yacht dans le port, celui du prince justement. Aujourd'hui, ils sont des centaines, on les distingue à peine...

J'en ai connu un beau, pourtant de yacht, à Monaco... c'était dans les années 70, lorsqu'une mère pouvait encore y retrouver ses petits... Il s'appelait le Céleste, il était même uruguayen, c'était un voilier fantastique, et fut ensuite rebaptisé... Montevideo, comme je vais vous le raconter.

J'avais un vieil ami allemand à Monaco. Oh, il n'était pas bien vieux par l'âge s'il l'était par la famille... Lui-même très doué pour le sport et le commerce, il avait fait fortune assez jeune en exportant son Made in Germany dans des marchés émergents. Avec son assurance, son don des langues, sa capacité d'adaptation et sa capacité à deviner vos désirs ou vos besoins, il s'était imposé sans problème. Le reste, comme pour

beaucoup de gens doués, n'avait consisté qu'à faire prospérer son don, ou plutôt ses dons, car dans sa famille (je me souviens de sa mère, excellente pianiste), ils avaient été donnés à profusion.

Il s'appelait Wolfgang Von S... Nous nous étions connus bien jeunes, et j'avais déjà apprécié ses qualités exceptionnelles. Il avait continué, alors que nous nous connaissions depuis l'école, à exceller dans beaucoup de sports, notamment le yachting.

À vingt-deux ou vingt-trois ans, il avait épousé une jeune danoise, une paysanne d'une beauté fulgurante (mais l'on sait que les paysans scandinaves sont si modernes), nommée Sofia... Il me raconta toujours qu'en pratiquant du vol à voile, il avait un jour atterri dans son champ, quelque part dans le Jutland, dans une nappe de brouillard. Je ne l'avais pas cru : l'histoire était trop belle : le fils de l'air atterrissant dans le champ de la fille de la terre...

Mais Dieu que Sofia était belle ! J'avais adoré l'une de ses sœurs d'ailleurs, lors de leur mariage. Je devais avec elle effectuer quelques voyages. Elle m'envoya une gentille lettre lorsqu'elle se maria.

Je ne m'en plaignis pas : mon ami me nourrissait de rêves. Nous partions en Corse sur son luxueux Deux Mâts nommé le Montevideo, nommé ainsi en hommage à la ville natale de son peintre préféré. C'était un bateau comme on n'en fera plus, tout revêtu de teck, si cher à l'entretien comme on dit à l'ac-

coutumée... Wolfgang savait d'ailleurs tout faire à bord : un marin est comme un jardinier. Il sait tout faire de ses dix doigts ou plus... Alors il travaillait, et il savait vraiment tout faire, comme n'importe quel matelot, comme tout capitaine...

Nous appareillions pour la Corse bien sûr, mais aussi la Sardaigne, que nous adorions, ou bien les Baléares (lui, natif de Sylt, aimait les îles planes, aussi avait-il une préférence pour Formentera...), et parfois nous poussions jusqu'en Afrique du nord, vers Pantelleria ou le cap Bon, au nord de Tunisie, et même jusqu'à Malte. Wolfgang était un skipper hors pair. Il sentait la mer, et lui fils du Nord, se sentait en Méditerranée aussi bien qu'un équipier d'Ulysse... Il me demandait alors de jeter l'encre, comme il disait dans son français d'exception, et je m'exécutais de mon mieux, avec ma guitare. Il m'avait surnommé le ménestrel du Montevideo.

Ce fut là que le sort le frappa, et d'une manière bien injuste. Il est vrai que Wolfgang était peut-être trop parfait et que la Création jalouse cette perfection, qu'elle a été incapable d'établir, sinon pour un court terme. Sofia mourut d'un accident cérébral incompréhensible, qui la terrassa en deux jours, sans que la médecine moderne n'y pût rien. Elle laissait Wolfgang sans héritier. Qui dira qu'il n'était pas inconsolable ne sait pas ce que ce mot veut dire. Ses cheveux devinrent gris par contre, alors qu'il était encore fort jeune, et, s'il rayonnait plus que jamais, il rayonnait d'une manière étrange, presque surnaturelle, comme s'il avait été à la fois et trop vieux, et

trop jeune pour ce monde. Je constatai plus d'une fois que c'est là le caractère des grands navigateurs ou des grands voyageurs.

Je n'eus pas à partager sa douleur proprement dite. Il changea de nationalité, se fit hollandais, prétextant je ne sais quelle origine maternelle... Le yacht et la maison se vidèrent, il me garda comme seul ami à bord, comme navigant anonyme, disait-il en s'inspirant du nom du chroniqueur des navigations hauturières de Vasco de Gama.

Nous partions par contre plus loin : il voulait franchir les piliers d'Hercule, aller sur Madère, les Açores, au contraire vers le nord, sur l'Islande, Fiona, les Shetland, ou bien l'Hyperborée, la terre des légendes. Je devenais son barde. À Fiona, surtout, île druidique de l'Écosse septentrionale et occidentale, je lui composais – pour lui seul une élégie à la mémoire de Sofia. J'y insérais, bien sûr, des allusions au rayon vert, cher à Jules Verne, et qui nous garantit un amour éternel. Il versait quelques larmes, nous allions nous coucher sans plus nous parler. Mais je conçois que j'eusse plus de bonheur à assister comme jadis à son bonheur qu'à son malheur.

Il continuait de gérer ses affaires à bord, nos voyages nous prenant toujours plus de temps, mais il le faisait très bien, profitant des acquis de la technologie, auxquels il avait participé par ses propres investissements, et maintenant sa propre discipline à bord, qui n'interférait rien avec sa souffrance propre. Comme tous les gens très forts, Wolfgang restait un homme à facettes : capable d'affronter un deuil, une tempête,

une débâcle boursière ; ou d'ordonner sa passerelle, son business ou son calendrier ; sans compter son talent pour les sports les plus divers. Je me souviens que nous débarquions en Écosse ou au Danemark pour jouer au golf ; et, alors que ses hôtes s'étonnaient encore de ses birdies, Wolfgang réembarquait pour affronter un grain et nous raccompagner au bercail – à Monaco...

Je regrettais la Méditerranée. Après tout, elle inspire et a inspiré bien plus qu'une autre mer. Je lui évoquai les veuves noires, Pénélope, Circé, Didon, et surtout notre Calypso... Il m'écoula. Nous refîmes ces petites croisières brèves, qui avaient tant animé notre jeunesse.

Un jour, une nuit plutôt, j'étais de quart. Il devait être deux heures du matin, nous étions près d'Alicudi, l'îlot légendaire des îles éoliennes, qui ne prennent pas tant leur énergie du vent d'ailleurs que de la terre et de son tellurisme.

Je me vis entouré de dauphins, et ils me saluaient, et ils semblaient me connaître. J'avais beaucoup navigué de nuit avec des dauphins, mais ceux-là me semblaient encore plus expressifs, plus animés. Enfin ils m'invitaient à changer de cap.

Comment des animaux marins peuvent-ils vous inviter à changer de cap ? Je l'ignore, mais je l'ai fait plusieurs fois, une en Afrique notamment, quand un autre dauphin m'invita – littéralement – à le suivre pour aller sauver un chien, à quelques milles de là, qui était prêt de se noyer. Ce chien resta mon compagnon, tant que je vécus en Afrique.

Voilà pourquoi je suivis les dauphins. Nous nous approchions d'un roc proche d'Alicudi... Et soudain retentit une voix. Mieux, un chœur, mieux encore, une chorale, et nous étions, et j'étais entouré d'un flot de belles paroles, d'un flot d'abondance verbale et musicale. Et puis je vis des corps demi-nus, et des belles queues d'écaille. Le Montevideo roulait sur les cavernes magiques des sirènes mystérieuses.

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables... Quelqu'un par contre reconnut ma voix, ou plutôt mon silence, ou plutôt ma présence... Et c'était elle.

C'était elle, la petite sirène, dont je vous ai entretenu lors de ma visite au musée océanographique...

— Bonsoir, me dit-elle, d'un ton beaucoup plus doux que dans le musée. C'est donc vous, mon ami ? C'est donc vous ?

— Oui, lui dis-je... mais ne criez pas trop fort... Je suis avec un ami, un prince dormant... C'est un être d'élite qui a beaucoup plus souffert que vous. Il est veuf...

— Ah bon ? répondit-elle d'un ton jaloux.

Ce fut là, sous la lune pleine, que mon ami se montra. Il avait dû être réveillé par le chœur mugissant des sirènes : il eût réveillé Lazare... Wolfgang apparut sur le pont, les cheveux argentés dénoués, les yeux inondés de lumière lunaire... Et ma petite sirène le vit, et il vit ma petite sirène...

— Tu peux nous... Tu peux nous présenter ? fit-il d'une voix chancelante, et presque étrangère.

— Si fait... Wolfgang, je te présente la petite sirène, la

tant renommée depuis toujours, la fille des mers qui se voulut fille des terres par amour, et qui finit fille des airs, dans les contes tout au moins... Je l'ai rencontrée au musée de Monaco il y a peu, elle semblait de mauvaise humeur, et là voici au pied de ton bateau, toute bluette...

Puis je présentais, dans les plus beaux vers que je pus trouver, la sirène à Wolfgang. Je n'eus pas besoin de chercher de l'inspiration. Ils s'aimèrent au premier regard, la sirène et le yachtman...

Le lendemain, la sirène monta à bord. Mais elle ne s'y sentit pas bien. Et elle ne voulait plus souffrir comme la première fois. Elle ne s'y fit pas, même aux transats.

Wolfgang aimait la plongée; il ajusta ses instruments et plongea. Et il plongeait, et il plongeait tant, et il aimait tant la petite sirène...

Il plongeait, Wolfgang, mais il n'aimait plus remonter. Il était habité par ces grottes où nage la sirène... Il était habité par elle, et elle venait le héler, le peu de temps qu'il demeurait à bord. Elle me saluait, du reste, au passage...

— Ou, ouh... pouvez-vous me l'envoyer ?

— J'y veille, j'y veille...

Et je lui envoyais son Wolfgang. Quant à moi, je voyais avec affection l'une de ses cousines danoises, établies elle aussi dans ces eaux chaudes de la Méditerranée.

Un soir, Wolfgang m'annonça qu'il ne remonterait pas, en tout cas pas avec ses bouteilles, et qu'il demeurerait en bas. Il

rédigea son testament, expliqua tout en détail, me demanda de rentrer à sa place en Principauté. Puis il plongea, une dernière fois, accompagné de la petite sirène, au milieu d'eaux nimbées et d'un chœur féérique.

Je fus son exécuteur testamentaire, j'eus beaucoup de problèmes, bien que personne n'eût à se plaindre de son testament.

Et je me demande encore, après toutes ces années, si je n'ai pas rêvé, ou si je ne devrais pas retourner vers ces cavernes, tout près d'Alicudi... Mais le saurais-je seulement ?

LA ROSE, LA PRINCESSE ET LA GRÂCE

*Savons-nous ce que serait une humanité
qui ne connaîtrait pas la rose ?*

Maurice de Maeterlinck

Ceci ne sera pas un conte ; le sujet est bien important... il est bon parfois d'instruire l'auditoire sans passer par les chemins tortueux de la fantaisie. On invitera donc le lecteur ou l'auditeur à se pénétrer de la sagesse sublime de la Princesse la plus connue de l'histoire de la Principauté de Monaco, qui dépassa de toute la beauté de son âme les flashes incessants du monde du spectacle. Et on le fera par une explication de texte, qui sera peut-être moins ennuyeuse qu'un conte (que l'on se rassure, ce dernier suivra...).

Colette disait que Monaco était le seul pays où les seules frontières sont des fleurs... Cet heureux temps n'est plus, mais il reste toutefois de quoi s'émouvoir l'âme et s'éveiller l'esprit dans notre Principauté.

La roseraie de la Princesse Grâce est certainement l'un des lieux les plus émouvants de la Principauté. Il a été édifié sur

le terre-plein de Fontvieille déjà, et il est difficile comme l'on sait de construire de l'émouvant, voire du nostalgique sur un socle nouveau. On peut faire de l'exploit, du technique, du virtuose, mais du bouleversant, du poignant...

À la mort de la Princesse Grace, le prince Rainier voulut rendre une nouvelle fois hommage à sa merveilleuse épouse. On sait que Shah Jahan fit construire le Taj Mahal en hommage à sa femme ; ici c'est la roseraie qui remplit ce rôle surprenant. Et cette roseraie est devenue bien importante, puisqu'après les roses conçues en hommage à la Princesse Grâce, il y en eut bien d'autres dont les noms sont liés à des mécènes et des gens de goût. On peut flâner ici, quelle que soit la saison, en rêvant à ces jardins de roses qui ont tant fait pour la civilisation. Du Roman de la Rose au Jardin des Roses musulman, la liste est longue de la célébration de la pensée, c'est le cas de le dire, qui entoure la fleur de la jeunesse et de l'esprit.

Je vais donc souvent errer dans ce lieu tranquille, entouré d'oliviers et d'araucarias. Il y a longtemps que la garrigue monégasque a laissé place ici, grâce au génie de l'homme et de l'eau, à toutes sortes de plantes exotiques et tropicales qui donnent de la Principauté une image peut-être faussée mais combien délicate. Après tout l'homme a été mis dans l'Eden pour y travailler, et comme il défait le monde, il apprend aussi à le refaire, en déplaçant les plantes qui comme lui s'adaptent à bien des latitudes.

La roseraie Princesse Grace est entretenue, soignée et même maquillée par une équipe de savants jardiniers. L'un

d'eux, nommé Mario, est mon ami. Nous évoquons la symbolique des jardins initiatiques... J'ai décidé d'évoquer le souvenir magique de cette Princesse traditionnelle, sortie à la fois d'un conte de fées et d'un film de l'âge d'or hollywoodien, à travers les roses et les fleurs par lesquelles elle a vécu et nous a transmis son message.

La Princesse vouait un culte aux fleurs. Dans toutes les cultures, les fleurs ont joué un rôle cardinal : nous le savons aussi bien pour les roses que pour le lotus en orient. La fleur est une religion au Moyen âge, et le mot même de « Fiore » désigne pour les poètes italiens la connaissance sacrée, qui est toujours liée aux femmes, et notamment à la Madona Intelligenza. Je ne rappellerai même pas la dimension sacrée des roses ou rosaces de cathédrales. Mais disons que lorsque l'on entre dans une roseraie, c'est comme lorsque l'on entre dans une volière : on est dans l'autre dimension.

Et voici comment Grace parlait dans sa passion des fleurs de son enfance américaine : « Elles étaient belles, elles égayaient un coin morne de votre appartement, elles insufflaient même de la douceur dans l'air ».

Quelle belle expression : les fleurs avalent du gaz carbonique, mais aussi elles nous inspirent en purifiant notre air : elles nous anoblissent en vérité. « Il doit y avoir une relation entre vous et elles. Je leur parle et elles me répondent. » Un tel langage évoque le romantisme allemand : je pense à la fleur bleue de Novalis, et bien sûr aux vers dorés de Nerval : « Chaque fleur est une âme à la nature éclosée »... mais lais-

sons dire la Princesse, qui en sait bien plus que nous et même que certains poètes : « Pour en retirer une satisfaction totale, vous devez y passer du temps. Une rose est une rose est une rose est une rose », ajoute-t-elle en citant cette phrase étrange de Gertrude Stein. Car « ce que j'aime lire dans ces mots, c'est le mystère de la rose qui nous fait entrevoir l'infini ».

C'est une relation presque mystique que la Princesse Grace entretenait avec ses fleurs, et pas seulement esthétique (comme on le verra, l'art floral aura joué un rôle central et presque sacré dans son initiation). Elle cite un grand cinéaste américain, un des plus oubliés (mais qui ne l'est pas ?), Delmer Daves, auteur de westerns et aussi de scénarios magnifiques comme celui d'Elle et lui (*An Affair to remember*), tourné à Villefranche sur mer et dans un jardin initiatique pourvu d'une chapelle privée : le film de Leo McCarey joué par Cary Grant et Deborah Kerr enchantera tous les cinéphiles en herbe mais aussi tous les grands amateurs de jardins symboliques. Car c'est bien là que se déclenche l'amour spirituel entre les deux héros, si génialement retranscrit par Daves.

Et voici que Delmer Daves disait à Clark Gable, nous rappelle Grace Patricia Kelly : « Avez-vous jamais remarqué le cœur d'une fleur ? » Et le grand Clark de répéter cette question en apparence saugrenue à deux badauds qui lui demandaient un autographe...

À quoi bon et combien de temps dira l'homme moderne ou postmoderne... Et la Princesse de nous répondre :

« Quand je pris enfin le temps de regarder le cœur d'une fleur, un monde nouveau s'offrit à moi – un monde où chaque promenade dans la campagne se transforme en aventure, où chaque jardin devient enchanté, où il est impossible de se sentir seul, blasé ou indifférent. C'était comme si une fenêtre s'ouvrait pour laisser passer le soleil ».

On passe vraiment dans l'Autre Monde, le Sidh des anciens celtes de l'Irlande et de l'Europe occidentale. La Princesse aimait la broderie et les travaux d'aiguille : et par une heureuse correspondance le chas de l'aiguille, par lequel on passe pour entrer en paradis, se dit en anglais l'œil. On retrouve la lumière comme dans l'image de la fenêtre usée par la Princesse.

Mais cette initiation heureuse nécessite attention, motivation, longue patience. Elle est l'œuvre d'une vie...

Cette communication transcendante passait en même temps par des exercices pratiques. Femme traditionnelle, la Princesse Grace s'entendait à merveille aux travaux manuels : elle apprit donc à travailler les fleurs, non pas seulement à les cultiver, mais à les magnifier dans ses travaux de fleurs pressées. Ainsi vainquit-elle la malédiction de Ronsard : la rose peut vivre plus d'un instant...

Voici en tout cas ce qu'elle disait de ses travaux si cultivés : « En travaillant avec les fleurs nous commençâmes à découvrir les aspects de nous-mêmes qui existaient à l'état latent. Nous devînmes agiles, non seulement de nos doigts, mais de

notre regard intérieur, en recherchant le tracé, l'échelle et l'harmonie ». Ici la Princesse nous élève à une compréhension des petits Mystères des traditions mystiques, qui passent par des travaux manuels, mais des travaux manuels qui engagent l'âme tout entière. Et dans son humilité chrétienne et son pragmatisme anglo-saxon, la Princesse Grace revient à l'essentiel : son rôle d'épouse et de mère.

« En mettant ces talents en évidence, nous acquîmes une dimension nous permettant non seulement de rechercher l'harmonie dans la composition, mais également de découvrir l'importance de son application dans nos foyers. Créer l'harmonie du foyer est le droit et le devoir de la femme ». Grace regrette même la formation incomplète ou inexistante des femmes dites modernes : « C'était une époque privilégiée : les jeunes filles du foyer apprenaient les arts de la peinture, du chant, de la couture, et de la composition des madrigaux romantiques ». On pense presque à la magique chanson de Greensleeves, à toute cette époque élisabéthaine, chère d'ailleurs à la Princesse, où l'éducation aristocratique et même paysanne a atteint des sommets de civilisation, et dont nous voyons des restes d'ailleurs dans les westerns élégiaques de l'Amérique irlandaise et lumineuse de John Ford ou Raoul Walsh.

Cette fantastique leçon est renforcée dans les écrits de la Princesse par les références à des femmes illustres qui ont tout sacrifié à ce travail de la maternité, de l'art et de la science sacrée des fleurs. Et cette harmonie est bien sûr liée à un sub-

til développement de l'intellect: « la création de tableaux de fleurs pressées va bien avec mon tempérament. Depuis ma jeunesse, j'ai toujours aimé les puzzles et il faut la même sorte de concentration pour exécuter des tableaux de fleurs pressées. »

Puis la Princesse décrit son processus créateur: « Je commence rarement un tableau avec une idée préconçue. En déplaçant les fleurs, la silhouette principale se dessine lentement ». Quand son inspiration se fait sous la dictée d'un thème bien précis, elle explique notamment comment « capter l'esprit de Noël, des flocons de neige et du ciel étoilé » avec « des pâles feuilles d'hosta, ainsi que des carottes sauvages et de la lavande ».

Comme nous venons de le voir, la Princesse parlait non pas en son nom propre mais utilisait le pronom personnel « Nous », en désignant, au-delà de ses amies qui l'accompagnaient parfois dans ses travaux, la « fraternité internationale des amoureux des fleurs ». Comme le prince Albert 1^{er} elle rêvait d'une unité humaine qui se ferait par là-haut, par la science et l'inspiration, et dont nous sommes peut-être moins éloignés que nous le croyons. Elle se réclame ainsi de John Bertram, un herboriste génial et autodidacte formé sur le tard au grec et au latin, et qui servit au XVIII^e siècle de lien entre l'Angleterre et le continent nord-américain. Pour elle, ce sage était « un homme doté d'une compréhension infinie de la nature ».

Être mieux et vivre mieux par et pour les fleurs. Tel est un

des plus purs messages de la Princesse Grace. Le prince Albert II lui a rendu un filial et bel hommage en 2009 en évoquant la passion de sa mère et l'intérêt toujours porté par les princes, depuis Honoré V précise-t-il, créateur des très beaux jardins saint Martin, à l'art auguste des jardins.

Si le secret est caché dans la rose, comme dit un poète persan, alors la Princesse est certainement le plus pur secret de la Principauté: en 1956, les pépinières Meilland, au cap d'Antibes, créèrent une éclatante rose-thé hybride qu'ils prénomèrent Princesse Grace. Si la fleur a pu durer grâce aux œuvres de cette dernière, alors la Princesse vivra aussi par cette fleur, dont nous avons vu la dimension infinie.

Et maintenant entrons dans le conte...

LA ROSE ET LE PETIT PRINCE

Nous avions atterri en catastrophe à l'héliport de Monaco. La Gazelle de mon ami Patrick avait montré quelques signes de faiblesse, mais fort heureusement nous avons pu nous poser. Pendant que Patrick s'entretenait avec les techniciens de l'héliport, jugeant que je ne pourrais lui être de grande utilité, je décidai de faire les cent pas. Par bonheur cette partie du quartier de Fontvieille est couverte de jardins, de paysages, d'oliviers. J'errais entre les bambous et les araucarias, des arbres brésiliens aux noms exotiques, et je finis par m'arrêter devant la roseraie. J'avais l'impression d'être perdu dans les pampas, les plaines patagoniques, à mille milles de toute habitation.

Je lus l'inscription de l'entrée, qui évoquait le culte de souvenir de la Princesse Grace par la rose. Ce bel hommage de son mari m'émut, et je mettais à penser aux histoires d'amour romantique que j'avais connues plus que vécues dans ma vie. Notamment à celle de Peter Ibbetson, qui voit un architecte vivre son amour dans ses rêves avec la femme qu'il aime. Le malheureux a été enfermé et mutilé. Il ne peut rejoindre son

amour que dans le monde onirique auquel il renonce à son tour quand sa belle meurt dans son château. J'avais presque les larmes qui me montaient aux yeux quand je revoyais le sublime visage d'Ann Harding ; quand soudain...

— S'il vous plaît... Vous pouvez m'aider ? Je cherche ma rose.

Je me retournai. C'était un petit bonhomme tout blond et agité, vêtu de couleurs vives et bizarres. Il semblait venu d'ailleurs, non pas tant par son accent d'ailleurs que pour une autre raison... Je pensais évidemment à lui, à celui auquel vous pensez, mais ce n'était pas tout à fait lui. Il avait l'air moins princier, moins poétique, et ses vêtements faisaient penser à un jeune clown, cela dit avec tout le respect que je dois aux clowns. Comme on sait, les clowns enfants sont irrésistibles de tristesse et drôlerie.

Mon petit bonhomme s'approcha de moi et de l'entrée de la roseraie.

— Tu travailles au cirque ? Les roses... Elles fleurissent quand ?

Qu'en savais-je après tout ? Il y a tant de mutations génétiques... On fleurit en toute saison maintenant ! Nous entrâmes silencieusement, mais comme il faisait un beau soleil, et que nous étions seuls, les roses se mirent à parler sans timidité.

— Garde à vous... ! Que faites-vous là, murmura de sa forte voix une rose nommée Porthos.

Le Petit Prince se mit en garde. Il sortit sa petite épée, tant il avait sursauté (moi aussi d'ailleurs). Je tentai une explication :

— Nous sommes là pour rechercher sa rose. Vous savez, la rose du Petit Prince.

— Le Petit Prince ? Quel Petit Prince ?

— Comment, quel Petit Prince ?

Ce Porthos (ainsi avait-on baptisé cette rose) n'avait pas l'air plus dégourdi que son illustre modèle.

— Le Petit Prince ! Le fameux Petit Prince ! Il est encore plus connu que le prince charmant, non ?

— Quel prince charmant ?

Je me retournai vers l'enfant. Il valait mieux qu'il changeât de nom.

— Et comment t'appelles-tu ?

— Edwin. Je suis venu avec le cirque russe, me dit-il presque sans accent.

Je ne sais comment le Petit Prince avait pu se réincarner dans un enfant russe travaillant dans un cirque ; ni pourquoi il se retrouvait avec un voyageur en hélicoptère égaré dans une roseraie. Mais Porthos poursuivit :

— Bof... Et quelle rose cherche-t-il ?

— C'est vrai ; dis-je... Comment s'appelle ta rose ?

— Elle n'a pas de nom. Elle est la plus belle des roses !

— Toutes les roses sont belles ici, conclut Porthos avec philosophie.

Nous avançâmes. La beauté des fleurs commençait à m'enchanter, comme celle de leur parfum. Et c'est vrai qu'elles étaient toutes belles. Le Petit Prince les regardait cependant avec une certaine sévérité : lui était là pour rechercher sa rose, et il ne la trouvait pas. Il en interrogeait certaines ; il y en avait qui se nommait Lolita Lempicka. Elle ne lui répondit même pas.

Près d'elle il y en avait une particulièrement sublime, et qui se nommait Chimène. Je lui demandai de ma voix la plus courtoise :

— Mignonne, vous voyez que ce jeune homme cherche sa rose, une rose enchantée... Ne pouvez-vous l'aider ?

— Nous sommes toutes enchantées, répondit-elle d'une voix précieuse. Et nous attendons toutes quelqu'un...

— Vous attendez Rodrigue, alors ?

— Comment le savez-vous ?

Chimène me regarda toute penaude. Dans la même allée il y avait d'autres beautés portant le nom de Chartreuse de Parme ou du Rouge et le Noir. Je cherchais amusé le nom de leur amant tout en poursuivant mes investigations, quand un grand cri d'Edwin m'interrompit.

— Oh...

— Ca va ?

— Oh... Venez voir!

Et je vins voir. Mon petit phénomène avait contourné la belle statue de bronze de la Princesse Grace et il s'était arrêté devant la rose Princesse de Monaco. C'était une pure merveille. Edwin semblait perdu.

— Elle est si belle...

— C'est elle donc ? demandais-je sans grande conviction.

— C'est elle, non... Elle est plus belle que la mienne. La rose Princesse de Monaco est plus belle que la mienne...

Et il se mit à pleurer. Mon Petit Prince devint un saule pleureur. Sa rose bien-aimée n'était pas la plus belle du monde. On l'entendait pleurer, pleurer comme une petite cascade. Et c'est là que nous entendîmes une petite voix, pas très éloignée, dans le jardin.

— Bonsoir, je suis la rose Compassion... Je sais comment se nomme votre amie. Son nom est Consuelo; elle venait d'Argentine... Mais elle est partie...

— Ooooh fit Edwin, en secouant sa belle chevelure blonde.

— Elle voulait voyager en orient, alors elle est partie...

— En Chine!

— Mais non! Dans le jardin japonais!

— Vous vous appelez vraiment Compassion, dis-je en voyant cette si jolie rose, au caractère si altier et serviable.

— Oui, monsieur, fit-elle en me jetant un regard de rouge

pétale. Et son amie voulait découvrir l'orient et ses jardins mystérieux. Alors un jour, un de ses amis, le jardinier Mario l'a transportée là-bas.

— Nous avons encore le temps de nous y transporter, Edwin!

Edwin s'empara de son téléphone. Il bredouilla quelques phrases-éclaircs en russe et en quelques secondes, le cirque n'étant guère loin, nous entendîmes un raffut formidable. Une voiture blindée russe nommée Kombat vint déboucher devant la roseraie et troubler la quiétude de ce *locus amoenus*, de ce lieu saint et consacré.

J'en profitai pour remercier Compassion. Je m'approchais d'elle, l'embrassai, humai son parfum, entrai dans le cœur de la fleur, et je communiai avec elle. Ce fut le baiser le plus beau et inattendu ma vie. Quand je ressortis le nez de sa corolle, le Petit Prince riait déjà: – Tu as le nez tout mouillé!...

Mais il sautait déjà dans sa voiture martiale, conduite par un formidable Hercule chauve et russophone. Je savais qu'avec les Russes on passe très vite dans l'autre dimension, puisque, comme le dit l'empereur lors de l'incendie de Moscou, ce sont des Scythes.

Nous traversâmes la Principauté, passâmes sous le tunnel, et nous gagnâmes le fameux jardin japonais où sa fleur Consuelo avait pris sa retraite. Mais là nous étions dans une autre dimension. Le jardin chinois, dont il est originaire, nous prépare aux îles des immortels, à l'autre dimension, au monde

du tao. Conçu en 1994 par Yasuo Beppu à la demande du prince Rainier, toujours soucieux de rendre hommage à son épouse défunte, le jardin japonais est un paradoxe végétal défiant les lois de l'argent, du béton et du tourisme le plus obtus. Le point blanc du tao, l'étoile du berger défiant la noirceur.

Dans le jardin, nous voyions déjà les oliviers, les cerisiers, les conifères, les azalées, les rhododendrons et les camélias, une végétation diverse et riche d'origine méditerranéenne, sud-américaine, de l'Australie, africaine et asiatique, taillée selon la tradition japonaise. Mais il y avait ce génie, d'ailleurs non végétal, mais minéral et aquatique, si caractéristique du jardin japonais. Nous entrâmes par le sho-mon, le portail d'entrée. Nous vîmes la clôture de Bambou, ou Takegaki, qui représente la fragilité et la simplicité. J'admirais les lanternes en pierre ou Tôrô, mais ce furent d'autres éléments qui attirèrent notre attention.

— Je vais par là, me dit Edwin. Toi, va par là.

Je me dirigeais vers l'Azumaya, le belvédère qui permet de voir dans les quatre directions cardinales. Et là je scrutai vainement : y aurait-il une fleur ? Puis je gagnai la terrasse couverte, ou Kyukeijo, où je pratiquai une intensive méditation contemplative.

Pendant ce temps mon Petit Prince s'était activement rapproché de la nature : il regardait le lac Iké avec ses grands poissons d'or échappés du piano de Debussy, et il admirait la fontaine en pierre d'où jaillissait une eau sauvage et pure, telle

qu'on en aurait vu à St Dalmas le selvage. Je sentis que nous approchions d'une excursion presque cosmique. Pour retrouver sa rose, Edwin ranimait la nature. Il gagna les îles ou Shima, qui représentent les deux animaux de longue vie – la tortue et la grue, que j'avais tant de fois célébrées dans mes tirages ésotériques de yi king. Edwin pria aussi la chute d'eau taki de nous donner la force et puis l'inspiration de retrouver la rose qui n'était pas chez elle dans ce jardin, même si elle avait voulu y venir, et avait donc risqué sa vie d'aventurière. La chute d'eau fonctionne comme un acte du monde, et symbolise la force de l'homme égale à celle de la nature.

— Elle doit être là... Je sens qu'elle est là...

J'avais peur pour lui qu'elle ne fût devenue qu'esprit. Nous nous dirigeâmes alors vers le salon de thé, Chatshitsu, appelé aussi le jardin de la Grâce. Pour le gagner nous dûmes traverser l'extraordinaire paysage sec, mer de gravillons pavée de quelques rocs, et qui représente la quintessence du cosmos. Je vécus les secondes les plus intenses de ma vie, croyant voir des nuages de gaz s'élever au-dessus de ces cailloux gris, comme si j'eusse été sur la planète Solaris. Et là, dans cette maison de thé où n'entrent que les initiés, nous approchant, nous déchaussant, nous vîmes qu'une longue rose rouge, vêtue d'un kimono, versait le thé vert.

Je n'osai entrer, laissant mon Petit Prince à son heureux sort, et je gagnais le pont rouge arqué, Taikobashi, dont l'étroitesse et la couleur donnent accès vers l'île divine... Et je ne raconterai pas la fin de son histoire ni de la mienne.

LE GÉNIE DU ROCHER

Il était un peu tard, on était en hiver. Il faisait froid déjà, et je redescendais des Franciscains, comme on disait jadis, avec mon ami Alessandro (Ale, pour les intimes). Nous avions décidé de passer par le centre du Rocher au lieu de prendre le bus. Nous avons répété en classe de théâtre toute la fin de l'après-midi les Fourberies de Scapin... le Rocher était déjà bien calme. Nous gagnâmes la place de la mairie par la rue Émile de Loth; après nous avons le choix entre trois rues, dont la rue basse et la rue Comte Félix de Gastaldi, qui trône au milieu des deux autres. Et nous hésitâmes, en commençant une conversation que ni l'un ni l'autre ne pûmes jamais finir.

Le Rocher est naturellement très silencieux. Il faisait nuit; en ces moments précis on a parfois l'impression d'être hors de l'espace et du temps, hors de la réalité, si vous comprenez ce que je veux dire. Le Rocher fait très irréel, entre son apparence médiévale, le vide de ses rues touristiques diurnes, et cette présence bienveillante du palais, des chapelles et des demeures anciennes.

Nous étions bien jeunes pour nous taire longtemps. Mais ce ne fut pas nous qui rompîmes le silence... au contraire...

Alessandro (Ale, pour les intimes), qui commençait à s'engager dans la rue Gastaldi buta contre un objet en ferraille. Il jura. Il n'y rien de plus embêtant que de buter contre un objet, surtout quand on est un bon sportif. Nous croyions en rester là quand une étrange lumière verte et un sifflement jaillirent du sol. Nous vîmes puis entendîmes que l'objet contendant était une petite torche électrique, et qu'il projetait une lumière et un hurlement strident.

Puis une grande ombre sortit de la lampe, comme si dans cette obscurité on pouvait voir sortir une ombre. On se serait cru au cinéma, avec une suite d'effets spéciaux...

L'ombre s'agrandit et s'éclaircit enfin, véritable dessein animé... Et ce que je suis bien obligé d'appeler un génie se présenta devant nous, chauve avec une queue-de-cheval, curieusement vêtu, avec de grandes babouches et un superbe pourpoint... Il avait aussi une petite queue pointue et des yeux très fardés. Enfin, c'est ce que je pus décrire dans le feu, l'étincelle, plutôt, de l'action... Il nous salua avec déférence...

— Bonsoir, dit-il, je suis le génie du Rocher... Vous m'avez libéré...

— D'une lampe de poche achetée chez Décathlon? Fit Ale, qui se montra tout de suite incrédule, et à tort d'ailleurs, comme on verra par la suite.

— Il faut bien s'adapter, fit le génie en haussant le ton, sa taille et la voix... On n'est plus à l'époque des lampes mer-

veilleuses. En outre, elles sont faites en Chine, alors on reste en Orient...

— Vous, vous avez des pouvoirs, alors, fis-je un peu intimidé.

— Évidemment, et comme vous m'avez libéré, vous avez droit à trois vœux, fit le génie plus compatissant, comme s'il avait été rasséréiné par notre plus grand respect.

Il y eut un bruit de moteur. Il y a parfois des gens qui viennent se garer pour quelques minutes, bien tard...

— Silence, venez par là...

— Où cela, là ?

Le génie, qui regardait autour de lui d'un air un peu inquiet, nous emmena dans une petite venelle qui reliait la rue Basse et la rue Gastaldi. Nous le suivîmes rapidement, mais je vis qu'Ale était un peu soucieux...

— Cette rue n'est-elle pas celle...

— Chhht... Fit le génie en bouillant.

— Où le prince Hercule 1er fut assassiné en 1610 ?

Nos cours d'histoire monégasque étaient tout frais, et l'on se souvient toujours très bien des crimes et assassinats célèbres. Nous étions dans la rue où ce pauvre prince fut assassiné ! Et nous y étions avec un génie doté de superpouvoirs !

— Et alors ? Je ne vais pas vous assassiner, à moins que ce ne soit l'un de vos trois vœux, fit le génie un peu ironiquement.

— Très drôle !

— Eh, oui dit le génie, je suis un peu onirique...

— On dit ironique, articula froidement Alessandro, et sur un ton doctoral.

— Ouh la la, vous n'êtes pas très aimables... j'aurais pu tomber mieux, ajouta notre nouveau compagnon.

Et sans que nous ne lui ayons rien demandé de plus, il se lança dans un monologue savant et monotone.

— Je suis le Génie du Rocher. Mon nom est Paillasse. Le Rocher de tout temps a fait rêver, et des millions de gens ! Depuis 1297, lorsque François Grimaldi dit "Malizia" s'en empara, le Rocher a constitué un objet de puissance d'abord (ne sait-on pas qu'Hercule y posa le pied dans la plus haute antiquité ?), puis de culte, de vénération même. Du Rocher la Principauté tient sa force et l'on peut dire c'est par métomomie...

— Par métonymie, corrigea encore Alessandro.

— Que l'on désigne la Principauté, par le Rocher...

— Dis donc, génie, pardon Paillasse...

— Oui, maître ?

— Cela fait partie de nos trois vœux ?

— Quoi donc maître ?

— La visite touristique sur le Rocher... Tu as fait déjà un vœu, toi ? demandais-je ne me retournant vers Alessandro.

— Pas que je sache... par ailleurs, pourrais-tu diminuer de

taille? Comme cela, tu serais plus discret et nous pourrions quitter cet endroit et nous balader sur le rocher...

Notre arrogance eut raison de notre bon compagnon. Il se fit non pas tout petit, mais plus petit. Nous lui commandâmes de corriger aussi sa tenue vestimentaire. Ceci fait, il parut un peu plus normal même s'il était, c'est le cas de le dire, un peu moins génial. Mais j'étais impatient :

— Bon, alors, et nos vœux?

— J'attends vos ordres, ô maître. Plus vite vous les énoncerez, plus vite je pourrai me libérer de votre auguste et irremplaçable présence, ô maître.

— Génie, tu peux nous laisser un peu seuls? Nous devons discuter.

Paillasse s'exécuta. Nous étions à quelques mètres de la place du palais, toujours dans la rue Basse, qui se prêtait si bien à notre discrète conversation. Ce fut moi qui l'entamai, devant un Alessandro plus enflammé que jamais.

— Je ne l'aime pas beaucoup, mais il faut reconnaître qu'il faut être plus aimable avec lui. Maintenant, voyons le vrai problème...

— C'est lequel? dit Ale un peu sourcilieux et soudain très méfiant.

— Nous sommes deux et nous n'avons que trois vœux.

— Et en plus nous aimons la même fille.

C'était vrai. C'était la petite Hilaria M..., qui était l'objet de tous nos tourments. Nous décidâmes de l'exclure de l'enjeu : nous ne pouvions pas partager la même fille, quand bien même

notre Oriental génie nous eût parlé de la polyandrie mongolique (dans ce pays éloigné une même femme peut épouser plusieurs frères...). Mais mon matois ami me réservait un chien de sa chienne. Il déclara d'une voix négligée, en frottant le bord du trottoir de sa luxueuse chaussure de sport italienne :

— D'autre part, mon ami?

— D'autre part quoi?

— Il ne faudrait pas oublier que c'est moi qui ai tapé dans la lampe torche... S'il ne tenait qu'à moi, tu serais totalement exclu de l'enjeu...

Je restais sans voix. Je hélais le génie. Il me devait des comptes, lui aussi. Sans moi, jamais mon hypocrite ami n'aurait shooté, comme il disait, dans la lampe. Et libéré le génie.

— Moi, je ne rentre pas dans vos discussions, dit Paillasse. Il est vrai que vous m'avez découvert tous les deux...

— Ah, merci Paillasse!

— Mais que c'est Ale qui a shooté!

— Ah, grazie, Paillasse!

— Je dirais donc, deux vœux pour toi, Ale, un vœu, pour toi, mon ami...

— Nico, je m'appelle Nico.

Nous étions enfin d'accord. Maintenant, il fallait établir la liste de vœux. Nous ne pouvions pas réclamer Hilaria, nous n'avions pas à réclamer des vêtements ou des chaussures, car nos parents nous équipaient bien de ce côté... Pour la Ferrari ou la Lamborghini, nous devions attendre encore trois années, alors... Ce fut Alessandro qui rompit le silence :

— Paillasse, je veux que tu me tues Marioli, le prof de maths...

— Pas question, dit le génie en reprenant sa taille originale. Visiblement le vœu lui avait fort déplu. Nous ne tuons personne. Tu t'imagines, petit inconscient ? Si à chaque fois que nous sommes libérés, nous devons tuer quelqu'un, il n'y aura à ce compte bientôt plus personne sur terre... En tout cas plus de prof de maths, dit-il en ricanant sous cape.

J'aurais réclamé pour ma part un génie moins sarcastique. Mais il aurait été capable, le bougre, de me comptabiliser ce louable désir comme vœu.

— Mais au moins de l'esquinter ? Qu'on ne l'ait plus d'ici la fin de l'année ? supplia Alessandro.

— Non, non, aucun mal, et de toute manière vous aurez un remplaçant... lui jeta au visage Paillasse. Et toi, Nico, ton vœu ?

Alessandro se renfrogna et se retira dans son coin. Les sagittaires sont très bougons... C'était à mon tour. Je me concentrai, et devant un Paillasse effaré (mais qui semblait redouter le coup), je déclarai :

— Je veux être prince de Monaco...

— Mais je ne peux pas non plus ! Tu veux commettre un crime de lèse-majesté ? Tu te crois sous la Révolution ? À l'époque du pauvre Honoré III ? Tu te prends pour Napoléon ? Tu crois que les gens vont te supporter ?

Devant leurs regards effarés, je me repris aussitôt.

— Pour trois jours... et trois nuits ! Je ne veux pas prendre le pouvoir, enfin, juste avoir les avantages, enfin, rien faire de mal !

— Tu es monégasque ?

— Oui... dis-je timidement.

— Alors, tiens... me dit Paillasse en me tendant une pile de feuilles.

— Qu'est-ce que c'est, fis-je en commençant à les compulser fébrilement.

— Ton programme princier pour les trois jours à venir. Il y a dix-neuf inaugurations, trois voyages, huit discours, seize soirées dont au moins huit à éliminer avec ton secrétariat, huit banquets...

— Sans compter les arriérés et autres imprévus, hurla en s'esclaffant mon vieil Alessandro qui s'était ressaisi en regardant mon listing au-dessus de mon épaule (il avait pris cette mauvaise habitude en cours de maths, justement...)

— Je suis vaincu, terminai-je d'une voix lugubre.

— Ton deuxième vœu, Alessandro ?

C'était Alessandro maintenant qui était quelque peu enthousiaste, limite irrationnel, comme on dit chez nous. Nous étions en plein sur la place du Palais, étrangement déserte, sans un carabinier, sous la lumière noire de quelque beau lampadaire...

— Eh bien, comme on ne peut rien demander de sérieux...

je veux un yacht de cent mètres ! Un yacht plus grand que le Lady Moura !

— Vraiment ? Ici ou à Antibes ? À moins que ce ne soit à Bonifacio ?

Et notre génie de lui tendre un autre listing. Il faut savoir que le Lady Moura est un des ornements de la Principauté, comme une huitième merveille d'un monde qui n'en aurait plus (de merveilles).

Et notre Alessandro de pâlir. C'était la note de frais dudit yacht... journalière.

— Je ne peux pas, dit-il en rougissant, je ne peux pas. 120 000 euros par jour ! D'entretien ! d'équipage ! De frais de port !

— Mais si, mais si, nous pouvons... fit Paillasse...

Nous échangeâmes un regard avec mon triste ami. Et d'une voix commune, nous déclarâmes :

— Alors, nous allons demander...

— Rien du tout, dit le génie ricanant. Un vœu impossible ou un vœu abandonné sont déclarés nuls ! Vous n'avez plus de vœu, voilà tout !

Et il s'en alla triomphal, laissant sa lumière et sa pétarade vertes. Un carabinier vient même vérifier que nous ne portions pas de pétards avec nous. C'est ainsi que se termina notre bizarre soirée.

Quelques mois plus tard, au mois de juin, alors que je me

promenais avec Hilaria sur la place de la mairie, je vis la même lampe traîner sur le sol. Je me dépêchai de la jeter dans la plus proche poubelle.

— Tout de même, me dit ma belle amie, tu exagères ! Tu pouvais au moins me la donner... je l'aurais donnée à un gala de charité !

— Mais, Hilaria...

— Tais-toi, tu es nul...

Vous en feriez quoi, vous, de trois vœux, à quinze ans ?

ANTOINE LE FORT

J'ai toujours aimé le fort Antoine, mais je l'aimais encore davantage jeune, quand ils n'avaient pas encore construit l'immense digue, et qu'il semblait défier seul la grande mer. Il avait un je-ne-sais-quoi de poétique, avant-poste avancé vers l'abysse. Il est un peu ignoré des touristes, et comme lieu consacré théoriquement à la culture, il est toujours peu envahi... En outre il évoquait le passé, et même s'il avait été construit par le prince Antoine au XVIII^e siècle à l'époque où ce type de fortification ne comptait plus, il possédait comme un charme, une aura... En bref, avec mes certains de mes camarades du lycée Albert 1^{er}, nous y allions surtout pour taper dans le ballon, et surtout discuter un peu, traîner, avant de nous en rentrer chez nous.

Le fort a eu dès le départ un aspect poétique; dès le XVIII^e siècle d'ailleurs, les fortifications deviennent souvent dans l'Europe des Lumières des lieux de promenades. Rainier III le fit reconstruire après la guerre, preuve que peut-être on avait considéré qu'un fort reste toujours un fort. Depuis, comme une fortification romantique, il est dédié à la culture et à la méditation.

J'allais souvent y jouer au football, avec deux ou trois camarades de classe, lorsqu'un jour il m'arriva cette aventure intéressante.

Nous étions, tous les trois, Jean-Michel, Stéphane et moi. C'était après un cours de philo. Le prof nous avait parlé d'Histoire et de la théorie de la Fin de l'Histoire, du dernier homme, et de tout cela, rien de très folichon... Nous étions là et las, comme écrasés par une lourde chaleur, un de ces cieux bas et lourds dont parlent les poètes. Il vous tombe comme cela, du haut de la Turbie, et il nous avait ôté ce jour-là, ce ciel bas et lourd donc, toute envie de taper dans un ballon... Nous n'avions plus de cigarettes, peu de filles à évoquer, et il ne nous restait donc, comme à de vulgaires péripatéticiens, que la philosophie de l'histoire à évoquer, ce que certains cyniques nomment les conversations de café du commerce... tout de même se mettre à commenter un cours de philosophie, fallait-il que nous fussions tombés bien bas...

— Quel temps, tout de même... Il n'y a plus de saison...

— Oui, c'est le détraquement climatique...

— L'effet de serre... Tout va mal.

Nous n'étions au mois de mai, et l'on sait que le mois de Marie et aussi du Grand Prix est souvent fort pluvieux. Mais rien n'y faisait : nous voulions nous adonner au spleen.

— On dit que le niveau des mers va monter de trois mètres...

— Toutes les côtes seront inondées...

— Nous devons rester sur le Fort à déclamer sur le Fort la Fin du Monde...

— *O Tempora, o mores...*

(Il y avait encore un latiniste parmi nous, encore que pour entendre ce type de latin il suffit d'avoir lu Astérix...)

— L'époque est décadente... Il n'y a plus de grands projets...

— Nous vieillissons tous...

— La démographie va mal...

— C'est foutu... le monde est foutu...

— Ca suffit les jeunes!

Une voix brutale avait mis fin à notre plainte elfique. Nous nous retournâmes, cherchant l'origine de cette étrange sonorité. Et là, nous vîmes apparaître un homme des bois, surgi de nulle part. C'était un vilain, comme on aurait dit au moyen âge, un être petit et fort, noueux comme du bois, et vêtu de couleurs multicolores. Nous n'étions pourtant pas pendant la période du cirque: alors, à qui avions-nous affaire?

Le bonhomme s'étira, bailla, caressa sa barbe, et reprit son discours:

— Oui, ça suffit les jeunes!

— Ca suffit quoi, ça suffit quoi, maugréa Jean-Michel, le plus polémiste de nous tous.

— De vous plaindre tout le temps du temps...

Le grand nain, ou le vilain, comme on voudra, nous regarda de ses yeux farouches et se tordit ses bras très musclés.

Enfin il s'extirpa de son fourré de lentisques pistachiers. Nous avions l'impression de voir apparaître Ulysse, comme Nausicaa et ses compagnes dans le célèbre épisode de l'Odyssée.

— Pensez donc aux épreuves de jadis... aux pluies du XIV^e siècle, aux grands froids du règne de Louis XIV. Pensez que de retour de Versailles, à Tarare, Honoré II...

— Honoré II?

— Oui! Honoré II! Notre vénéré prince!... Il était à Tarare le 16 mai 1642. Les pluies étaient diluviennes et ne cessaient jamais. Notre pauvre prince, de retour de Paris où il trouvait que « les dames parlent avec élégance et une très grande facilité », a même failli être noyé. Je cite le chroniqueur, devant la montée des flots: « les premiers à fuir furent les officiers de cuisine et leurs aides, ou les chevaux qui pouvaient nager dans les écuries. Le prince eut le bonheur de se sauver par une porte de service ». Alors, imaginez les jeunes, les terres inondées, les récoltes perdues, les gens affamés, et plaignez-vous du ciel gris!

— Ouais, fit Stéphane à son tour, il n'empêche que l'on vit la fin de l'histoire...

— La quoi? fit notre vilain interloqué.

— La fin de l'histoire... Il ne se passe plus rien. On s'ennuie, quoi.

C'était vrai quelque part. Je regardais le port, les yachts alanguis, les jardins tranquilles, tout ce luxe bien vert et bien paisible de Monaco.

— Mais qu'auriez-vous aimé vivre ? La peste à Monaco ?

— Quoi ?

— La peste, celle de juillet 1631... Elle vient de Lombardie et du comté de Nice. Elle entre par la Turbie...

— Ah, la Turbie, fit Jean-Michel... C'est notre désert des Tartares.

— Il fallut mettre la ville en quarantaine... à l'époque toute la population vivait sur le rocher, et ne comptait que quelques centaines d'habitants, pour trente mille aujourd'hui. Les habitants ne pouvaient se parler qu'au soir tombé, et par la fenêtre. Seul le curé Dominique Podesta passait pour administrer un viatique aux mourants, et le podestat Terrazzano.

— Et alors, comment tout cela s'est terminé ? fis-je tout inquiet, en commençant à me gratter le cou...

— En octobre, deux moines arrivent, trois mois après le début du déclenchement de l'épidémie. Ils ordonnent de tremper les objets, meubles vêtements dans la mer. On fait des fumigations dans les maisons. Les rats sortent enfin... Et les gens finissent par découvrir l'hygiène... Enfin, une pluie diluvienne achève de purifier l'atmosphère...

— Ah, cette fois c'est la pluie qui sauve...

— Blague à part, à quelle époque aurais-tu voulu vivre ?

Le fort Antoine, grâce à notre phénomène verbal, prenait un tour très théâtral. Je remarquais la présence d'autres spectateurs, qui s'installaient même, pour écouter le flux continu

de notre hôte si particulier. Il nous parla du rôle de la violence aux âges médiévaux de la Principauté. L'histoire, c'était du sport en ce temps-là...

— Vous savez comment se battit Rainier aux côtés des rois de France, ou bien Jean Grimaldi... Lui aida les Visconti à aplatir Venise en 1435. Et je ne vous parle pas de Lucien.

— Il a vraiment tué son frère ? demandâmes-nous tous ensemble...

— Oui, et il s'est même justifié de peur de perdre une bonne partie de ses fiefs. Et je le cite : « Il me cuida gourmander et me frapper d'un couteau dont à ma défense je dégarnai ma garde sur lui et le tuai ». C'était en 1506 !

— Et notre pauvre Hercule ?

— Lui fut tué dans la grand-rue, et par un Monégasque ! Nommé Stefano Boccone ; on lui reprochait son inconduite... le palais fut pillé par la populace...

— Quelle horreur...

— Mais rien ne vaut en douleur la misère du pauvre Honoré III, qui eut à affronter la Révolution Française, et celle de sa belle-fille la pauvre Thérèse-Françoise Choiseul... Elle eut à pâtir du fanatisme révolutionnaire et de la malchance. Car elle fut guillotinée, la pauvre, quelques heures avant la fin de Robespierre, le 8 Thermidor an II. Sur son honneur, elle avait refusé de se déclarer enceinte, ce qui l'eût alors déshonorée mais sauvée. « Je n'ai point Sali ma bouche de ce mensonge », ajouta notre sainte Princesse.

Le vilain prononça ses mots avec un trémolo dans la voix. Il y eut des murmures dans l'assistance (je ne sais pas si quelqu'un s'évanouit). Il y eut aussi un long silence.

— Oui, mais tout cela c'était il y a deux siècles...

Oui, mais Roquebrune et Menton étaient encore monégasques.

— Quelle idée de se vouloir français ! Mais à l'époque ils avaient de bonnes raisons. Des droits féodaux, des choses comme ça...

— Une bonne volonté de mourir sur les champs de bataille et de payer des impôts...

— Le pauvre prince fut alors humilié par l'intendant de Nice Drouyn de Luynes... mais quelques années plus tard nous avions Charles III...

— Et ce fut la fin de l'histoire !

— Non, le commencement de la nouvelle ère, et de Monte-Carlo, le mont de Charles lui-même avec le casino et tous les avantages de la modernité... Le progrès, la paix... et la science.

Il était décidément étonnant, notre bonhomme. Il faut le faire, le Fort Antoine...

— Mais vous ? D'où venez-vous ?

Moi je suis ici et là, j'aime bien les grottes. Mais je sens qu'avec tous ces tunnels qu'on nous creuse...

— Mais comment savez-vous tout cela ?

— Je suis la mémoire de l'histoire monégasque... dit notre bon sauvage. Et je m'appelle Antoine...

— En tout cas, vous êtes fort...

— C'est le fort Antoine ! Le clochard monarchiste...

— Eh oui, une monarchie miniaturisée, n'est-ce pas l'idéal politique ? Et pensez que le mot prince a toujours fait plus rêver...

— Notamment les filles !

— Que le mot roi ou empereur.

— Et que les républiques sont souvent moins paisibles que notre paisible monarchie !

— Un prince en plus c'est... un prince quoi. Un homme généreux, le cœur sur la main, un Belmondo ou un Gabin. C'est un grand monsieur, un protecteur du cœur. Vous voyez en tout cas que vous n'êtes pas à plaindre... L'important les enfants est de ne pas apprendre à faire vous-mêmes votre malheur.

— Notre quoi ?

Il se relança dans des explications savantes. Et tout le monde de l'applaudir. Notre brave et savant homme ne s'attendait pas à pareille fête. C'est ainsi que nous adoptâmes notre clochard savant, notre mat des tarots perdu dans la nature rocailleuse de notre fort Antoine. Nous passions le voir, nous l'écoutions nous raconter le passé poétique et historique de Monaco. Et nous n'en avions jamais fini avec notre mystérieux troglodyte descendant sans doute d'une branche inconnue de l'homme de Grimaldi !

LE MONDE D'ERWAN

Nous étions un beau soir dans un petit vaisseau. Mon ami Erwan Grimoald, génie de la biomécanique, nous avait reçus à bord de son dernier modèle de dirigeable qui nous permettait de survoler en quelques minutes les Alpes et leurs sommets pelés. Nous naviguions entre ces pics jadis couverts de neiges et célébrés par les poètes en écoutant une belle musique romantique, servis par une nuée d'hôtesse de l'air plus charmantes les unes que les autres, quand la conversation bascula, une fois de plus, sur les femmes.

Nous avions une grande admiration pour Erwan, qui était devenu le Monégasque le plus célèbre dans le monde grâce à ses inventions. Parmi tout ce qu'il avait pu réaliser, je célébrais surtout ses conquêtes féminines. Alors que femme, en ce XXIII^e siècle, s'est libérée depuis tant de siècles, et qu'il est devenu si difficile de trouver l'élue de son cœur, lui en était comblé : les jeunes filles voletaient autour de lui comme les abeilles autour du miel.

C'est alors que Sylvain lui demanda son secret :

— Mais comment fais-tu pour les contrôler comme cela ? Elles t'obéissent au doigt et à l'œil !

— Tu as un secret !

— Des liqueurs ?

— Tu les conditionnes ?

— Tu les programmes...

— Presque...

Nous sursautâmes tous. Le petit Zeppelin en faillit chavirer. Mais Erwan avait enfin décidé de nous livrer son secret. Le soir même notre inventeur fou nous fit entrer dans un de ses entrepôts, situés sur des nouveaux môles du sixième port de super-yachts de Monaco... Nous dûmes franchir plusieurs portes top secrètes, accompagnés de quelques-unes des belles de notre ami, et nous parvînmes enfin au saint des saints de son bureau d'études...

— C'est mon œuvre au rouge, dit-il l'air mystérieux. Le programme Schéhérazade, mis au point par Erwan Grimoald après douze ans de travaux herculéens digne de notre principauté. Mais vous comprendrez aisément que je ne pouvais en révéler la teneur.

— Tu parles que tu ne pouvais pas, fis-je avec Sylvain qui s'émerveillait comme moi des merveilleuses créatures qui nous entouraient.

Erwan avait gagné. Il avait réussi à créer la femme parfaite, soumise, intelligente, belle, soumise, cultivée, sportive, travailleuse, soumise (mon lecteur croira-t-il que j'ai un problème d'autorité avec les femmes ?) et définitive.

Qu'allions-nous faire ? Qu'allions-nous devenir ? Nous nous regardions les uns les autres, pendant qu'Erwan, avec son *remote control*, faisait frémir ses minettes. Je pensais en rêvant au monde merveilleux du docteur Schultz, décrit par Boris Vian, et me disais qu'enfin, ou plutôt pour une fois, la technoscience allait tenir toutes ses promesses. Mais Erwan ?

Erwan nous vendrait-il ses découvertes ? Nous les louerait-il ? Nous le savions très généreux. Mais à Monaco, il a une telle demande masculine pour de belles femmes intouchables qu'il ne pourrait jamais combler la demande ? Et s'il le faisait, ne risquait-il pas de bouleverser le monde ? Il nous regarda d'un air encore plus mystérieux, profitant de son nez aquilin et de ses yeux gris, et nous confia :

— Mes amis, vous allez être mes cobayes. Je vais vous confier un petit lot de Schéhérazade dont vous me direz des nouvelles. À charge pour vous de faire un rapport complet sur les activités à l'aide du questionnaire que je vous remettrai ici. Êtes-vous prêts à faire ce petit pas de géant pour la masculinité ?

— Nous sommes prêts ! Nous sommes prêts !

— Alors amenez-moi donc les cyborgs ! En tenue de combat !

Et les plus belles créations – et non plus créatures – entrèrent dans ce hall digne d'un décor de docteur Folamour ; nous en choisîmes. Je choisis le modèle du Don, pour qui j'avais toujours eu une faiblesse, et demandai à Erwan de la pro-

grammer pour me satisfaire culturellement. J'ai toujours eu une vieille attirance pour les jeunes filles mélomanes et cultivées.

Et nous repartîmes rêvant à une vie future et merveilleuse d'oligarques du cœur.

Ma sonnerie retentit. J'étais dans mon solarium au sommet de ma grande tour. Je me rappelais que malheureusement mon drone Hal 2000 était en réparation. Il fallait donc que je me dérangeasse. Je quittais mon état semi-hypnotique et gagnai mon entrée revêtue de marbre. J'allumai le visiophone : je ne vis rien. Je n'avais pas de chance avec la technique ce jour-là. Mais une jolie, une suave voix féminine retentit.

— Bonjour, mon ami. Je suis Natalia.

Je bondis de joie, de reconnaissance aussi. Erwan et sa boîte m'avaient fait cadeau d'une journée, m'envoyant ma commande avec 24 heures d'avance ! J'allais avoir la plus belle nénette artificielle avant tout le monde !

— Vous voulez dire, le robot, pardon le...

— Je suis un cyborg de l'entreprise Mazeppa Corporation, modèle T0004. J'ai ici tous les documents, mais vous ne recevez pas mon image, je pense. J'ai eu des problèmes pour franchir l'espace Schengen...

— Attendez...

Je reculai. De rage je frappai deux fois le visiophone. L'image revient enfin et je vis Natalia.

— Je vous envoie les coordonnées sur votre cellulaire. Commande ZWBEX57. Vous ne m'ouvrez pas ?

Je ne lui ouvrais pas. Je la regardais, je la contemplais plutôt. Elle avait les yeux noisette que j'avais commandés, les cheveux auburn infiniment longs que j'avais réclamés, les taches de rousseur sur fond pâle que j'avais désirés par-dessus de tout. Et en plus c'était un modèle de bonne éducation, la Natalia. J'étais émerveillé. Je finis par la faire monter. Elle ne s'était pas impatientée. Erwan l'avait décidément bien programmée...

Je ne savais pas comment me vêtir. Mais après tout ce n'était pas une femme et j'étais moi le client. Je remerciai dans mon for intérieur mes parents de m'avoir laissé un si bel héritage et de quoi faire de bonnes études. Grâce à cela je pouvais m'offrir une Natalia. Car je m'étais lassé de tout le reste, ayant déjà volé trois fois en navette spatiale. Quel bonheur cette époque ! Et je faisais deux fois moins mon âge grâce à mes chirurgies...

Elle était devant ma porte, attendant sagement. Je vis son corps élancé par mon écran extérieur. Elle entra : elle mesurait 1,64 m comme j'avais demandé (pour la dominer un petit peu), avec de longues jambes fuselées, des bras et mains très fins, un beau port de tête, des yeux grands et doux comme ceux de Bambi. Elle défilait comme la petite marchande d'allumettes.

— Je suis heureuse d'être à votre service.

— Oui... (j'étais mieux que dans un récit de science-fiction, j'étais dans un conte de fées)

— Voulez-vous discuter de philosophie ?

— Oui, mon âme... tu peux me tutoyer, tu sais ?

— Par quoi aimeriez-vous commencer ?

— Je ne sais pas... Héraclite ? (je dirigeai le projet Héraclite dans mon entreprise de communication).

— Dans quelle traduction ?

— Je ne sais pas... je voudrais aussi le texte grec.

— Les Stromates, de Clément d'Alexandrie ?

J'étais aux anges. Je n'écoutais plus ce qu'elle disait, je ne savais plus ce qu'elle disait. Je bus Natalia comme une divine liqueur cette première nuit.

C'est ainsi que Natalia entra dans ma vie tranquille de cadre financier. Elle était parfaite : elle me parlait un soir de Kant et de l'Aufklärung, un autre soir des crises financières ans de la Hollande du XVII^e siècle, un autre soir encore de l'art du Quattrocento. Quand je fus lassé de cette période scolaire, elle me raconta des contes arabes, des histoires drôles, des nouvelles fantastiques, des récits de science-fiction. Au lit tout n'était que caresses et tendresse : j'étais fatigué des exploits sexuels de mes compagnons. Je passai le plus beau trimestre de ma vie, sans m'ennuyer une seconde.

Nous avons rédigé nos rapports. Erwan en avait profité pour perfectionner son œuvre. Il commença la commercialisa-

tion de son programme, qui rencontra bien sûr un immense succès : mais c'est comme les vols dans l'espace. On ne s'y rendra pas tous ; et là, la Révolution était telle que... Erwan avait en tout bien développé sa société Mazeppa, en hommage à ce chef cosaque et de cette Circassie dont les femmes sont si populaires...

Mais telle est la technologie qu'il faut toujours s'en méfier.

Car un jour Natalia me demanda, chose bien curieuse, si j'accepterais d'épouser une cyborg. Un projet de loi était à l'étude : à partir du moment où les clients de Mazeppa, qui vendait dans 125 länder de la Globorépublique Universelle et Humaniste, étaient si heureux de leur nouvelle compagne, un nouveau lobbying s'était établi qui désirait une nouvelle fois faire procéder les mœurs. On adoptait ses mascottes, pourquoi n'épouserait-on pas sa femme-robot ?

Je regardais à nouveau le visage de ma commande ; j'osais lui déclarer :

— Mais tu n'es pas ma femme-robot. Je ne te loue (et cela me coûte déjà fort cher) que 24 heures par semaine. 24 heures sur 168. Et je peux te partager avec d'autres clients, je présume, en te louant 56 heures par semaine par exemple.

Elle me regarda avec le regard mouillé comme un ciel de Zélande. Elle me fit observer que la polygamie ou la polyandrie avaient déjà été pratiquées dans maintes cultures. Et surtout que la technologie évoluait si vite qu'elle allait bientôt devenir un modèle usagé. Et que Mazeppa allait proposer des

ventes discount à ses meilleurs clients, attendu qu'une nouvelle génération d'eroborgs (c'était le nouveau nom) allait bientôt voir le jour. Comme elle était beaucoup plus cultivée que moi, ma Natalia, j'eus du mal à argumenter.

En une seconde mon rêve se fissura. Je me vis marié à vie avec un robot d'occasion. Je fis mine de rien, je lui dis que j'étudierai la question. Elle repartit chez elle (mais où pouvait être ce « chez elle » ? dans un atelier de réparations ?) et je résiliais mon abonnement semestriel, prétextant des problèmes de santé.

Le lendemain, j'appelai Erwan et l'informai de la curieuse requête de mon robot préféré. Il le prit avec le sourire...

— Bon, ce n'est pas grave... Elle ne risque pas de demander le divorce, elle...

— Oui, mais les enfants...

— On peut en fabriquer !

— En fabriquer ?

— En fabriquer ! En adopter... je t'en ferai sur mesure...

Puis il me raisonna, me disant que j'avais de ce cyborg un parfait être humain, qui m'aimait et me respectait, et dont je me devais donc d'accepter l'amour. Je réfléchis bien et je décidai finalement d'épouser mon modèle éprouvé par le temps. J'adoptai deux enfants et nous vécûmes heureux.

Des années plus tard, comme je discutai avec de vieux amis de notre vieil Erwan disparu dans les derniers glaciers de la

Patagonie (même si l'on voyait plusieurs de ses sosies cyborgs déambuler en principauté et signer des autographes à des touristes et maris enchantés), et que je faisais remarquer qu'il avait dû tester sur lui ses fameux premiers modèles, notre cher Sylvain nous fit tout de go remarquer :

— Mais pas du tout ! Ses nanas étaient des vraies !

— Que veux-tu dire ?

— Qu'elles étaient vraies ? Bien sûr. Elles étaient encore mieux dressées que nos cyborgs !

— Mais comment faisait-il ?

— Quoi ? On ne t'a donc jamais parlé de la psychologie ?

LA RÉVOLTE DES AUTOMATES

Le musée des automates de Monaco est certainement l'une des merveilles de la Principauté, d'autant qu'il est également considéré comme le musée national. Imaginons un musée du Louvre ou des Invalides qui serait peuplé d'automates ! Imaginons un monde même qui serait peuplé d'automates ! L'automate est aussi vieux que la divinité même, et je me souviens de ces prêtres qui manipulaient des poupées magiques pour éblouir leurs fidèles dans je ne sais plus quelle civilisation reculée... ou bien de cette légende hindoue qui révèle qu'une cité idéale est composée d'un peuple d'automates dirigés par un cerveau invisible. Il y a plein de ressources chez les automates, et à notre époque fascinée de technologie ou de robotique, héritière de Pinocchio, du Golem et de Norbert Wiener, nous ne pouvons qu'être éblouis par la vieille collection de la Principauté, donnée en son temps par madame de Galéa aux princes de Monaco.

Mais – il y a un mais. On avait fermé le musée depuis un certain temps. On est toujours en travaux par ici. Les automates s'empilaient donc par centaines dans des boîtes depuis

un certain temps déjà, et l'on disait que dans la belle maison Sauber, inspirée de Charles Garnier, l'architecte du fantôme de l'opéra, et si stylée belle époque, les murs demeureront longtemps encore sans leurs habitants. Nos automates avaient été démontés comme de vulgaires momies et entreposés quelque part. Mais c'est là que chez ces petits êtres apparemment mécaniques la révolte grondait. Car, et je vous l'apprendrai aussi, les automates ont quelque chose d'humain, de vivant et de conscient comme une œuvre d'art, un animal ou un objet très cher. On ne les manipule pas ainsi, comme on le sait depuis Geppetto. Ils échappent à leur démiurge, surtout quand ce dernier est un habile ouvrier du siècle des Lumières. Et comme ils correspondent tous à une idée, un concept comme on dit aujourd'hui, au siècle du tout technologique et tout effet de serre, ils sont susceptibles un beau jour, un beau soir de se réveiller.

Voilà pourquoi un de leurs démiurges, André S., vrai Monsieur Seguin de ces individus étranges, me confirma un jour l'histoire suivante, que je croyais avoir inventée de toutes pièces...

— Les automates s'ennuyaient beaucoup. On se lasse toujours de ne plus être une attraction: c'est pourquoi les vieux chanteurs, si fameux à Monaco ou ailleurs, ou les pilotes de Formule 1, ou les affairistes oisifs ne se lassent jamais de célébrer leur retour sur scène. La durée de vie augmente pour les hommes, même pour les petits animaux domestiques, alors vous imaginez pour des machines (pardon, des automates)

conçues par des mains savantes depuis des siècles. Et puis ils se révoltaient un peu aussi: n'incarneraient-ils pas le musée national, donc la nation monégasque? Ne s'agissait-il pas par ce mouvement d'humeur, dont nous verrons bientôt les détails, de manifester un peu de cette identité discrète enfouie sous les yachts, le strass et les paillettes, et qui si bravement, comme ces quelques autres petites Principautés et républiques européennes, défient les temps modernes et maintiennent les temps héroïques et médiévaux des libertés locales et des patriotismes municipaux?

C'était bien envoyé. Mais il fallait un envoyeur.

Comme dans la Ferme des Animaux ou dans toute révolution, il fallait un orateur. On dit que ce soir-là, ce fut le clown au diablo, pièce sublime s'il en fut, qui parla, et harangua les automates pour les convaincre d'agir, c'est-à-dire surtout, par les temps qui courent, de réagir. Le clown parla longtemps: c'est qu'il y en avait des automates à réveiller, plus que de momies dans tous les musées de l'Égypte! Le clown eut bientôt comme fidèles seconds les membres de l'orchestre de singes, et même le binôme des singes peintre et sculpteur. Certes une révolte conduite par un clown et des singes peut prêter à sourire: mais d'abord il ne faut mépriser personne dans le grand cirque du monde, et ensuite d'autres personnages plus nobles, comme le très précieux pianiste-harpiste, suivirent nos guides.

Comment se libérer? Comme nous l'avons dit, tous les automates rêvaient de s'éveiller, et avaient les moyens de le

faire. Et de rassembler leurs petites pièces, et de les réanimer, et de pousser les couvercles de leurs petites boîtes, et de se réunir au grand jour devant la superbe villa, comme pour marquer le début de leur tracé de territoire.

— Nous y sommes, fit le clown. Nous sommes ici pour marquer le début d'une ère nouvelle : celle des objets intelligents, qui comme dans le fameux film *Toy Story* (comment le clown avait-il pu avoir vent de cette histoire ?) ont gardé plus de mémoire que les humains, plus prompts à s'assoupir sous l'effet combiné du pain et des jeux qu'à s'animer au feu régénéré de la mémoire et de l'idéal ! (Tout le monde battit des bras)

— Je suis bien d'accord, d'accord nous sommes tous bien d'accord, dit une petite lingère. Mais qu'allons-nous faire dehors de notre liberté retrouvée et de nos idéaux transcendés ?

— Travailler ! s'écrièrent certains.

— Jouer ! firent les deux tricheurs, qui avaient eu leur heure de gloire dans le musée et espéraient bien la retrouver dans le monde au dehors.

— Célébrer la naissance de Notre Seigneur, s'exclamèrent avec ferveur les pèlerins automates de la Crèche napolitaine...

On le voit, cette révolution n'avait rien du caractère très profanateur de certaines. Après tout, tout le monde voulait retrouver sa véritable nature, sa véritable essence. Et rien ne vaut une bonne mécanique intellectuelle pour cela.

Enfin l'automate peintre, qui voyait la Principauté moderne et toutes ses fabuleuses constructions s'allonger autour de lui proposa de le peindre, le monde, et non de le changer...

— Tu as raison, des changements, il y en a eu assez comme cela, fit la dame au miroir, qui en avait assez vu, comme cela.

Et tous de se répandre dans la nature, au nom donc de la Principauté et de la liberté, et de recouvrer ses automatismes et son bonheur sans partage.

Ce fut bien sûr les tricheurs qui se firent les premiers connaître. Ils montèrent à bord du bus numéro six et gagnèrent le casino où ils prétendaient gagner une petite fortune grâce au nombre record de leurs tricheries. On les expulsa bien sûr mais ils ne cessèrent de fasciner les différents spectateurs humains qui avaient contemplé leurs exploits.

Puis les clowns, comme Ivan et Nicolas, se précipitèrent vers le quartier de Fontvieille : ils avaient entendu parler du fameux Festival du Cirque, et ils comptaient bien s'y illustrer à leur tour, en ayant des tours, justement, de réserve. Il y avait les clowns équilibristes, l'Hercule, le Pierrot au chien, le clown au parapluie, l'équilibriste à l'échelle, et bien sûr le clown au diabolo, qui obtint son franc succès, bien que ce ne fût pas la saison. Mais que ne ferait-on pas pour applaudir des clowns automates et libres ?

Après quoi, il y avait les singes : on sait qu'à Monaco, toujours à Fontvieille, il y a un jardin animalier, et que c'est là que l'on y trouve ces animaux qu'on appelle des bêtes. Et

comme ce zoo se trouve fort dépourvu en ce moment, le singe prestidigitateur, le singe violoniste, le singe cuisinier et même le singe fumeur y trouvèrent refuge. Nombre de cages plus ou moins vides leur servirent d'abri.

On n'est jamais au bout de ses peines : vint le tour des femmes et des poupées. Comme on l'a dit, il y avait une lingère. Avec elle, il y avait des lavandières, des marchandes, des cuisinières et des couturières, autant de petits métiers aujourd'hui plus ou moins disparus. Eh bien elles trouvèrent qui au pied du musée qui à la Condamine, qui sur les hauteurs de Monte-Carlo des lieux où exercer leurs talents : tant il est vrai que c'est l'automate qui crée la fonction, et pas l'inverse. Ce phénomène introduisit dans la si moderne Principauté un caractère paléotechnique, ou tout au moins rérotechnique. Pendant ce temps, des poupées bien élégantes, comme la jeune fille se poudrant, ou la poupée Rochard 1875, ou même la poupée Mannequin envahirent les boutiques de luxe dans la galerie Métropole ou de l'avenue d'Ostende, comme si elles avaient espéré trouver des tenues plus élégantes qu'à leur époque. Et, tandis que les petites filles modèles cherchaient le chemin de l'école, les poupées de la Plage cherchaient à gagner le Larvotto ou la fameuse plage du Beach.

La Principauté était vraiment sens dessus dessous. D'autant que plus personne ne respectait son calendrier chrétien, les clowns se croyant au temps du festival du cirque, les santons et les automates de crèche à ceux de la nativité, les poupées élégantes aux temps heureux des bains de mer (il n'y

avait que les tricheurs qui ne se trompaient pas). Or, comme on le sait, la Principauté est très bien gardée. Mais ce fut là la source de la plus grande surprise. Les carabiniers veillaient, mais nos automates sur-veillaient.

Il y avait en effet parmi eux un clairon français, un clairon écossais, une sentinelle à l'ours, et même un groupe de silhouette de soldats, qui tous rêvaient, depuis qu'on leur en parlait, et depuis qu'ils en rêvaient, de la relève de la garde sur le Rocher, objet de l'adoration de millions et de millions de touristes depuis plus d'un de nos siècles (les siècles des automates sont différents des nôtres).

Alors, par un beau midi, ou presque, nos petits guerriers arrivèrent et défièrent gentiment l'autorité locale pour défiler avec nos si populaires carabiniers. Ils eurent un succès immense, mérité, et bien sûr attendu.

Il fallut dès lors en haut lieu réfléchir et prendre d'honorables décisions : que faire de nos bien-aimés, populaires, serviables et bons chrétiens automates ?... Car les santons et les automates de la crèche napolitaine se tenaient merveilleusement à l'église, que ce fût à la cathédrale ou à la chapelle Sainte Dévote. Les carabiniers faisaient très bien leur devoir, et les poupées portaient merveilleusement les toilettes. Bref, personne, ne pouvait se plaindre des automates lâchés en pleine nature.

C'est ainsi que le prince régnant eut une merveilleuse idée : voyant l'excellence de ces sujets artificiels, il décida de

les laisser en liberté, et d'en faire un musée vivant et mobile (peut-être pensait-il aussi que l'un de ces phénomènes pourrait prendre sa place et figurer en bonne place quand il partirait en vacances!). Il y a bien le Câble Car à San Francisco: pourquoi n'y aurait-il pas le musée de l'automate vivant et bien conscient à Monaco? Surtout quand l'automate se rend serviable et se veut patriotique...

C'est ainsi, me révéla André S. qu'apparurent dans les rues de notre si chère Principauté ces petites personnes si actives et effervescentes que l'on voit parfois, près du palais, des chapelles ou des si belles boutiques... Mais l'histoire ne dit pas lesquels de nos automates s'imposent le plus à l'air libre, les originaux ou leurs sosies...

L'ÉCOLE DES PRINCES CHARMANTS

Il était une fois un gentil royaume, à la fois sorti des contes de fées, d'une histoire séculaire et d'une série de fortunes que l'on pourrait bien dire divines. C'est ainsi qu'il avait traversé l'Histoire, ses vicissitudes, ses tribulations, ses avanies et qu'il en était sorti rutilant, triomphant, presque insolent au regard de ce que l'on voit dans le monde. Il était très moderne: on y voyait des tours de toutes sortes, des constructions étranges, et plein d'électronique. C'était un petit royaume très avancé. Le roi et la reine avaient eu plusieurs enfants, ce qui était normal, puisque l'on dit bien que les princes vivent longtemps, sont d'habitude heureux et ont beaucoup d'enfants. C'est ainsi qu'ils avaient eu trois garçons, dont l'aîné serait prince, et trois filles.

La troisième petite Princesse, la plus jeune de la famille, était une originale. On la voyait souvent errer dans les vieux quartiers épargnés de son royaume, que l'on rebaptise depuis zones historiques, et que l'on protège, mais pas de tout... Elle invoquait les vieux fantômes, tel un antique prince danois, elle sautait lestement sur les remparts, et surtout elle descen-

daït dans le jardin zoologique pour parler avec les animaux qui lui étaient chers... On dit que l'on l'entendait murmurer avec les oiseaux mandarins, l'hippopotame et les charmants petits chiens des prairies, si injustement nommés ; par contre elle n'aimait ni les aras, qu'elle trouvait trop bruyants, ou les singes, qu'elle considérait trop proches des hommes, et donc loin du royaume des anges...

Et notre belle émancipée aimait aussi se promener dans des jardins bien exotiques : là elle dégustait du regard des aloès, des yuccas, toutes sortes de cactus et de plantes dites succulentes.

Un beau jour, alors que notre Princesse arborait sa tenue la plus folklorique, elle se promenait dans son beau jardin orné de plantes rares. Celles-ci étaient en fleur, et l'on sait que rien ne vaut les grands cactus en fleurs. Tout à coup, alors qu'elle s'approchait d'une belle euphorbe que les savants nomment *Euphorbia canariensis*, elle vit un oiseau minuscule.

Il était vibrant d'énergie, rayonnant de lumière. Ses ailes battaient si vite qu'on aurait dit qu'il vrombissait comme un puissant petit moteur. Il était multicolore, bien sûr, mais de teintes bien rares, et presque mystérieuses.

L'oiseau n'était pas d'ici, bien sûr, mais surtout il vous transportait Ailleurs. La Princesse approcha sa main : la bestiole ne la fuit pas, et au contraire vint se poser. Puis il s'éleva et gagna une autre plante.

Alors notre Princesse commit un petit geste qui devait lui

coûter cher, et grâce auquel nous pouvons vous conter cette histoire. Elle approcha sa belle main de notre euphorbe et se piqua.

Elle eut mal, et regarda son doigt piqué, d'où s'écoulait du sang. Inquiète, elle sentit monter une forte douleur. Et elle s'évanouit.

C'est ainsi que notre Princesse, comme d'autres avant elle, s'évanouit presque morte et le demeura longtemps. Elle ne demeura pas endormie durant cent ans, mais elle le demeura longtemps en tout état de cause. On l'amena à l'hôpital, ou de savants médecins et ingénieurs des corps lui prodiguèrent toutes sortes de soins. Mais notre Belle endormie demeura endormie.

Ses parents désolés ne surent plus que faire. Ils jurèrent de ne plus laisser sortir leurs autres enfants. La presse, bien nommée, s'en prit aux médecins, aux jardiniers, au cactus même, que l'on menaça de couper. On voulut même fermer le jardin, on préleva un peu de ce cactus, pas connu jusque-là pour s'en prendre à la santé humaine ; mais on ne trouva rien. La Princesse s'était piquée toute seule, et s'était endormie non moins seule. Quant à l'oiseau, personne n'en parla, et l'on ignore – même ce conte – si cette merveilleuse créature reparut dans le jardin à un autre enfant.

Toujours est-il qu'une Princesse endormie fait du bruit, et ce depuis toujours. On commença à se demander ce qu'on pourrait faire d'elle et de son pauvre petit corps au repos : les

médecins garantissaient en tout cas qu'il resterait en bon état, et avec peu d'assistance. Ensuite il se passa ce qui se passe toujours dans ce type de conte : un prince vint, des plus fameux, des plus illustres, un vrai chevalier à la rose, et il l'embrassa en temps voulu. Mais la Princesse ne se réveilla pas.

Et l'on se demanda ce que l'on pourrait faire ; certains parlèrent de voyages, d'autres de miracles, d'autres enfin de vieilles recettes : il fallait faire venir des princes charmants.

On le claironna fort : et il en vint, des princes charmants, professionnels ou amateurs, héritiers, oligarques, pauvres ou simples millionnaires. Ils vinrent de tous les pays du monde, et ce fut une bonne affaire pour le petit royaume, car ses hôtels se remplirent. De partout des journalistes arrivèrent pour attendre un heureux événement : le réveil de la Princesse par un baiser charmant.

Un ou deux proches, croit-on savoir, l'embrassèrent : mais cela ne donna rien. On imagine ainsi un beau prince de grande famille s'approcher de la douce endormie. Mais le baiser ne donna rien, et la pauvre chérie demeura dans les bras de son prince d'alors, le dieu sommeil nommé Morphée.

On ne trouve pas de prince charmant sous le sabot d'un cheval ! Mais la famille ne l'entendait pas de cette oreille, comme on le comprendra aisément. La reine déclara qu'elle ne laisserait pas sa fille à demi-morte se faire embrasser par tous les inconnus de la planète. Elle pourrait même tomber malade ! Et ce ne serait ni hygiénique ni éthique ! Le roi demanda

aussi à ce que l'on sélectionnât un peu mieux les princes. C'est là qu'un de ses chambellans eut la géniale idée : ouvrir des écoles de princes charmants.

On y viendrait de tous les pays pour y recevoir des cours de maintien, de bonnes manières, de cavalerie ou même d'escrime. On apprendrait à danser le quadrille ou le ballet, à écrire des lettres enflammées, à séduire toutes sortes de filles et d'héritières, y compris des Princesses. On saurait piloter des coupés ou des cabriolets (ils ne se conduisent pas de la même manière), chevaucher des étalons ou bien se faire conduire dans de longues limousines. On saurait à nouveau donner des ordres à son chauffeur, à son cuisinier ou à son maître d'hôtel...

Les instituts prospérèrent, comme il était prévu. Mais la Princesse dormait toujours, et certains trouvaient le temps long. Alors, à contrecœur, le roi et la reine décidèrent d'organiser un concours annuel, dit concours du baiser. Un jury devrait délibérer longuement pour savoir quels princes apprentis auraient le droit de donner le « Fier Baiser » à la Princesse ; car on appelle Fier Baiser le baiser qui redonne foi au monde, réveille les âmes endormies et transforme les crapauds en élégants chevelus.

Pendant de longues années, trois heureux sélectionnés purent ainsi embrasser respectueusement la Princesse, mais celle-ci demeura pieusement endormie. Alors on commença à se lasser. Certains partirent, d'autres restèrent, d'autres vieillirent. Et peu à peu on oublia la Princesse.

Un beau jour, pourtant (c'est toujours un beau jour) un jeune apprenti prince qui n'avait pas eu l'heur de plaire au roi et à la reine, ainsi qu'au grand jury, mais qui était tombé très amoureux de la Princesse dont on voyait partout les portraits, décida de défier les interdits : il se résolut à entrer dans la chambre de l'hôpital, et prépara soigneusement son effraction. Il pensa même que son grand amour suffirait à ranimer la Princesse, et que son Fier Baiser...

Le grand soir arriva. Paolo (ainsi s'appelait-il) s'introduisit dans l'hôpital, évita les uns, endormit les autres (peu de gens travaillaient : on avait presque oublié la Princesse, depuis le temps...), et, revêtu de ses plus beaux atours, entra dans la chambre sacrée. Déjà dans le couloir il voyait la lumière princière se glisser sous la porte. Déjà il s'imaginait...

La porte s'ouvrit toute seule. Alors Il s'approcha du grand lit, le cœur palpitant, et ne vit... rien.

Rien ! La Princesse avait disparu ! Depuis combien de temps ? Le savait-on seulement ? Il fallait donner l'alerte... mais était-ce prudent ? Paolo était en faute, et il le savait. Des esprits mal intentionnés pourraient même l'accuser d'avoir enlevé la petite Princesse...

Il se changea, sortit prudemment de l'hôpital et regagna ses pénates. Il était désespéré, mais comment faire...

Le bruit courut le lendemain, bien sûr. La Princesse avait disparu. Personne ne crut à la thèse de l'enlèvement, bien entendu. Bien plus, on se dit qu'elle avait été enlevée, et

qu'elle déambulait toute seule, quelque part dans le petit royaume. Après quelque émoi, la tension retomba, et peu à peu les instituts commencèrent à perdre de leur brillant.

Paolo devait repartir. C'est alors qu'il eut l'idée de faire des adieux plus naturels et de retourner au fameux jardin, là où tout avait commencé il y avait si longtemps. Il s'approcha de la pauvre euphorbe tant décriée et la contempla longuement.

Soudain un vrombissement retentit dans l'air. Le jeune homme se retourna, c'était un oiseau splendide et minuscule. Il était vibrant d'énergie, rayonnant de lumière. Paolo le reconnut tout de suite. Alors il tendit le doigt et se laissa piquer. Il ne s'évanouit pas.

La transformation se fit rapidement, par enchantement. Il était devenu lui aussi un de ces magiques oiseaux du jardin. Et il partit avec la Princesse, non sans lui avoir demandé son nom. Ils retournèrent vers le pays mystérieux d'où était venu le premier oiseau. La scène avait eu un témoin, qui préféra se taire.

Des années plus tard, un voyageur venu d'Amérique du sud visita le jardin avec sa petite fille. Le témoin, un vieux jardinier nommé Silvio, leur raconta l'histoire : la fillette nommée Mathilde lui expliqua alors que les changements climatiques étaient devenus tels que l'on ne pouvait plus espérer qu'un prince azzurro fît son travail. En effet, le prince charmant incarne le printemps, et il y a longtemps qu'il n'y a plus de saison... les Princesses ne peuvent donc plus être réveillées

comme ça... Et les princes sont devenus si nombreux, presque en quantité industrielle, grâce à l'excellence reconnue de nos écoles... Quant aux oiseaux, le savant voyageur expliqua que ce devait être des colibris. Ils étaient les oiseaux symboliques de là-bas, venus ici par hasard ou par nécessité, protégés par les ailes de l'humour.

La petite Mathilde ne se fit pas piquer, et nos deux visiteurs s'éloignèrent. Elle réfléchit longtemps, pensant aux réflexions de notre Princesse Grace sur les plantes à épines.

DON QUICHOTTE AU JIMMY'Z

L'âge agricole nous avait éloignés de l'animalité. Celui de l'industrie nous en aura rapprochés, surtout sous sa forme festive, qui consiste par exemple à ne plus savoir danser ou même effectuer des figures traditionnelles, qui toutes avaient leurs fonctions cosmologiques, géométriques, voire militaires.

C'est sur ces termes sentencieux que je conviais mes amis investisseurs Simon et Marwan, venus de Jersey et de Beyrouth, au Jimmy'z.

On ne présente pas le Jimmy'z, joyau de la Société des Bains des Mers, discothèque des stars et des têtes couronnées, centre nerveux aussi (avec le golf du Mont Agel) des affaires en terre monégasque: car c'est bien dans une atmosphère ludique que se dénoue l'écheveau des complexes montages qui mènent le monde.

J'avais réservé ma table: heureusement, car la soirée promettait d'être animée. Le magnum de Monsieur est avancé, me dit en plaisantant Nicolas, échanton créole qui savait que mon ami libanais buvait de l'alcool, Simon son poids quoti-

dien en eau-de-vie, et que mon budget, par ces temps de reprise, était illimité. Il y avait en tout cas toute une faune agitée de jeunes loups des discothèques, et beaucoup de jeunes filles délurées. Marwan ne laissait pas d'être impressionné par cet étalage de chair fraîche si brillamment vêtu de robes couleur temps, lune ou soleil.

— Les femmes sortent toutes seules ici ?

— Oui, lui dis-je. Comme dirait Simon, nous sommes face à une société post-sexuelle.

— Et si jeunes ?

— La littérature rendait la femme amoureuse, affirma Simon savamment. Et la technologie les rend amicales. En passant du texte imprimé à l'informatique, nous avons changé notre système relationnel.

— En tout cas elles sont fort belles...

— Les garçons aussi.

Pendant qu'il disait cela, nous voyions notre ribambelle de belles envoyer des messages à la terre entière, et peut-être au système solaire. C'est vrai qu'elles étaient belles à contempler dans leur autisme sentimental, comme si justement le narcissisme contemporain avait gagné la bataille : des êtres, masculins ou féminins, toujours plus beaux, plus athlétiques, plus parfaits, mais condamnés à ne plus aimer qu'eux-mêmes, demandant à leur miroir électronique de leur renvoyer l'image de leur existence un peu éthérée.

— Mais les garçons aussi ont l'air curieux, déclara

Marwan, qui semblait regretter les temps médiévaux de la chasse au faucon et de la littérature courtoise.

Il y avait en effet deux ou trois groupes (quelques électrons libres passant de l'un à l'autre avec facilité) de ces adolescents très modernes, éphèbes inorganiques résignés à une solitude affective solide mais convaincus des bienfaits de la mode pour ados, même ou surtout de trente ans. Il n'y avait que quelques Russes qui avaient leurs belles à leurs côtés.

— Très atypiques, ces Russes, ronchonna Simon.

— Très belles, leurs femmes, confirma Marwan. Elles doivent être circassiennes...

— Eh oui, c'étaient les plus belles femmes des sérails. Un persan justement dit que les Moscovites...

Simon préféra m'interrompre qu'écouter mon monologue.

— Et si nous attaquions au lieu d'observer, de critiquer et nous saouler ?

— Tu as raison, Steven, fit Nicolas qui passait par là. Bougez-vous, les garçons...

Il avait bien raison. Mais dans l'état d'apesanteur lourde qui est la marque de ces temps bien trop mous, nous avons un mal fou à faire un effort de conquête, soit que nous le considérions vain, soit que nous le considérions interdit pour des raisons presque surnaturelles. Mais j'avais bu et pour une fois l'alcool me motivait, Je décidais de tenter ma chance, et me rendis au bar.

Il y avait une fort jolie fille (se pouvait-il qu'elle ne le fût pas?) qui s'était éloignée de son groupe de bacchantes. Elle avait un style classique, bien mis, comme si elle se fût échappée d'une comédie du temps des Lumières... Elle me regardait souriante, ce qui est devenu rare... Je la saluais et entamais une discussion prudente.

— Oui, je me demandais comment avec mes amis nous pourrions... aborder... un problème important... Celui de... l'éternel féminin...

— Je m'appelle Camilla, dit ma belle en tournant des yeux bien ronds, qu'est-ce que vous me voulez?

Je m'attendais à la voir s'emparer dans son sac Hermès de son portable, ce qui sonnerait le glas de mes espérances, comme la pendule dans le Train sifflera trois fois? Et je me jetais à l'eau...

— Vous voulez boire un verre? On m'appelle Orlando...

Elle accepta. Après tout elle s'ennuyait de ses compagnes aussi avachies que nous les hommes. Peut-être devait-elle avoir envie de fumer, aussi. Il est plus difficile de se parler, depuis que l'on ne peut plus fumer, comme chacun sait.

— Je suis étonné par la difficulté de nouer des liens de nos jours...

— Oui?

— Avant il y avait de la flamme, aujourd'hui il y a de la flemme...

— Très drôle!

— Vous n'aimez pas qu'un garçon vous parle?

— Les garçons, c'est si ennuyeux... S'ils avaient un peu plus de style, d'originalité, de personnalité, oui... Vous vous êtes un peu vieux, donc logiquement...

Je n'eus pas le temps de tirer parti du compliment. Je préparai une réponse improvisée, quand je fus interrompu par un bruit tonitruant, suivi d'une apparition qui ne l'était pas moins (tonitruante? étonnante?). Il venait d'entrer dans la boîte de nuit un individu très grand, bien maigre, pourvu d'une barbe pointue et revêtu d'une étrange gabardine fluorescente et grise... Un rai de lumière me fit d'ailleurs comprendre un peu plus tard qu'il s'agissait d'une cape. Notre homme, à supposer qu'il s'agît bien d'un homme, effectuait des moulinets avec une canne dont je compris bientôt qu'il s'agissait d'une canne épée. Ses yeux noirs et brillants semblaient lancer des éclairs en direction des hommes (dont nous étions) et des regards émus en direction des femmes. On me frappa à l'épaule: c'était mon Britannique ami, tout aussi éméché et émerveillé que moi.

— Regarde, Don Quichotte, me dit Simon d'une voix altérée.

— Et il y a même Sancho, confirma avec émotion Camilla, qui semblait une fine lettrée.

On vit en effet, suivant de près notre chevalier nocturne à la triste mais surtout marrante figure, un petit homme replet, vêtu de blanc et arborant un beau chapeau de paille.

Je n'eus pas le temps de me demander ce qui allait se passer. Le chevalier fonça vers une table ornée de toutes sortes de beaux objets amoureux, les salua et entreprit de leur adresser la parole dans une langue baroque et fleurie ; j'étais malheureusement trop loin pour pouvoir ouïr sa déclaration d'amour.

— Je crois qu'il s'y prend mal, murmura Camilla soudain attentive.

— Mais comment s'y prend-on bien ? En tout cas, il ne va laisser personne indifférent...

De fait la complainte amoureuse s'était terminée par un éclat de rire général de l'assistance. Certaines filles se contorcionnaient même sur leurs fauteuils. Vexé, notre grand chevalier vira de bord et se lança dans ce que l'on crut être une diatribe tout aussi passionnée sur la mauvaise éducation de la gent féminine contemporaine.

— Aïe ! fit Camilla, de plus en plus interdite, mais comme fascinée par la témérité de notre chevalier sauvage.

On s'approcha dudit chevalier auquel on fit remarquer qu'il avait franchi certaines limites, et qu'il lui faudrait bientôt s'éloigner. Mais le brave homme (un brave était jadis un homme courageux, aujourd'hui c'est un imbécile) refusa de s'incliner aussi facilement, et argua qu'il avait été lui-même humilié, et publiquement encore, par la peu honorable assistance. On sentait que sa voix prenait de la force et cette assurance que les circonstances exigent parfois.

— Invitez-le à boire un verre avec nous... dit Camilla avec commisération.

Je m'exécutais, et bientôt nous étions tous les six à notre table, qui prenait une certaine allure. Du reste deux des amies de Camilla nous rejoignirent. La soirée était enfin lancée, même si elle l'était tardivement pour moi, ma bouteille et ma carte de crédit...

— Laisse, me dit Marwan, qui mit la main à la poche pour commander un magnum... la bourse remonte.

Nous profitons de l'excellence de la langue et de la conversation de notre valeureux ami, quand soudain un autre incident vint égayer notre divertissante et baroque soirée.

Un heurt venait d'avoir entre deux molosses, des gardes du corps sans doute, d'Europe de l'Est (c'est le dernier refuge des hommes à poignes dignes des films d'espionnage), et un autre étrange personnage. Il était de taille moyenne, mais semblait très athlétique. Notre homme vêtu de bleu et paré d'une croix militaire était aussi pourvu d'une belle chevelure de mousquetaire, d'une moustache généreuse et surtout d'un nez d'une longueur péninsulaire...

L'altercation devait avoir eu lieu pour une raison au moins classique, une fille en l'occurrence. L'un des deux costauds voulut l'attraper par le col mais il dégagea vivement et nous eûmes la chance de pouvoir entendre (et noter) les propos suivants, tandis que les flashes des portables crépitaient.

— Crénom de moi, mes gaillards, éloignez-vous bien loin Si vous ne désirez qu'à l'appui de ce poing.

J'écrase votre front, votre grosse sottise.

Qui sent le vil argent, la vulgarité mise

Et...

Quelques vers font toujours de l'effet, surtout quand on n'en abuse pas. Les deux mastards se reculèrent, sous les huées de la foule. Mon chevalier à la triste et nocturne figure se leva, salua le nouveau brave arrivé, notre brave au long nez, et l'invita à notre table, qui se chargea d'une bouteille de plus et d'encore plus de jolies filles.

— Il ne manque plus que d'Artagnan, dit Simon fasciné.

— Oh, je suis sûr qu'il va arriver, répondit Camilla émerveillée par tant de prestance à sa table. Il faut d'ailleurs dire que les autres tables se vidaient de leurs demoiselles, qui en plus venaient avec leurs bouteilles grâce auxquelles l'homme au long nez nous régala de merveilleux vers.

Enchanteresse hôtesse, je remercie le ciel

De profiter ainsi du vin et du doux miel

De ta bonne parole, et de ton beau sourire,

Quand en entrant ici je m'attendais au pire !

Tout a une fin. Je ne sais plus comment se termina cette merveilleuse soirée au Jimmy'z. Mais je crois qu'au petit matin une des amies de Camilla, Esméralda je crois, me présenta un homme d'une beauté merveilleuse et un peu lointaine.

— Mmmm... D'Artagnan ?

— Non, je crois que c'est Don Juan.

Ils s'éloignèrent un peu. Je me retournais tout angoissé vers Marwan :

— On avait prévu Don Juan ?

— Je ne crois pas, non... Seulement Cyrano et Don Quichotte.

— Mais oui, fit Simon. Don Juan et d'Artagnan, c'était pour la semaine prochaine.

— Ces acteurs n'en font décidément qu'à leur guise...

— Eh bien il faut lui dire de déguerpir.

— De toute manière rien ne vaut Cyrano... même don Quichotte n'était pas très bon.

C'est ainsi que nous chassâmes Don Juan, qui était un peu trop tard pour nous aider à séduire les belles du Jimmy'z et à remplir notre table d'enchanteresses hôtesse... À chaque nuit suffit son héros !

Achévé d'imprimer
pour le compte des
éditions Michel de Maule